Coll. 2812.

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE,
és années 1664. & 1665.

Envoyée au R. P. Provincial de la Province de France.

Soc. Jesu

Cat. Major.

A PARIS,
Chez SEASTIEN CRAMOISY, & SEBAST. MABRE-CRAMOISY, Imprimeurs ordinaires du Roy, ruë S. Iacques aux Cicognes.

M. DC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

RELATION

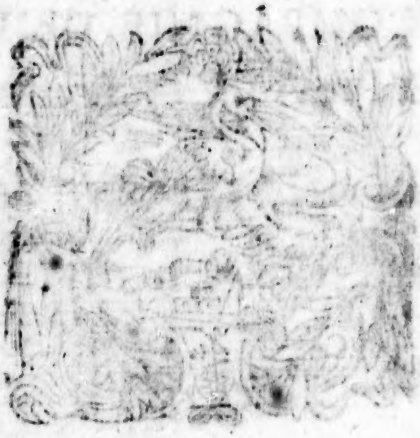
DE CE

QVI S'EST PASSE'

EN LA

NOVVELLE FRANCE,

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, & SEBASTIEN
PIRARD-CRAMOISY, Imprimeurs ordinaires
du Roy, rue S. Iacques aux Cicognes.

AV R^D PERE

IACQVES BORDIER

PROVINCIAL

DE LA COMPAGNIE DE IESVS

en la Province de France.

MON REVEREND PERE,

Pax Chriſti,

I'eſcris à Voſtre Reverence au nom de cette nouvelle Egliſe, qui nous a couſté depuis pluſieurs années tant de larmes, & tant de ſang, pour luy demander inſtamment des per-

ſonnes capables de la cultiver, & de l'eſtendre en ce païs, avec le meſme zele qu'elle a eſté commencée. Jamais ni la neceſsité ne fut plus grande, de demander ce ſecours, ni l'occaſion plus belle de nous l'accorder, qu'elle eſt maintenant; puiſque le Roy veut bien ſonger au Canada, & nous envoyer des troupes, pour proteger en meſme temps ſes Sujets de la Nouvelle France, & ouvrir vn nouveau chemin à l'Evangile. Nos bons Neophytes ne doutent point que Voſtre Reverence, pour ſeconder les ſaintes intentions, de ſa Majeſté, ne donne pareillement des ſoldats à IESVS CHRIST, *afin de joindre les armes ſpirituelles aux temporelles,*

& de combatre tout ensemble, la fureur & l'infidelité de l'Iroquois; l'vne, par la predication de la Foy Chrestienne; & l'autre, par la terreur des armes Françoises. Nous sommes d'ailleurs tres-asseurez, que comme cette Mißion a toûjours esté tres-estimée parmy nous, par la grandeur de ses dangers, & de ses peines; plusieurs de nos Peres s'offriront à venir partager nos Croix avec nous, & consommer genereusement le dessein de leur vocation, auprés de ces Barbares. C'est pourquoy nous conjurons Vostre Reverence de ne se pas opposer à leur ferveur, & de faire à cette Eglise naissante, tout le bien qu'elle pourra luy faire dans sa charge, sur tout en vn temps,

où il semble par ces heureux commencemens, que IESVS CHRIST veut enfin exaucer la voix du sang de ses seruiteurs immolez à sa gloire, & qu'il nous liure entre les mains ces Barbares, déja presque vaincus par la crainte, pour les soûmettre plus aisément au joug sacré de l'Euangile. C'est la priere que luy font les Anges tutelaires de Canada, les Neophytes conuertis, les Peres de nostre Mission, enfin toute la Nouvelle France. Ce qui nous fait esperer, qu'vne si puissante interceſsion, jointe à l'equité de nos vœux, touchera fortement Vostre Reverence; & qu'elle aura mesme la bonté d'interesser encore les autres Provinces, à nous continuer le secours,

qu'elles nous ont donné ſi utilement les années paſſées. Elle ſouffrira donc, que dans l'attente de cette grace, & dans la participation de ſes ſaints Sacrifices, je prenne la liberté de me dire avec reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & obeïſſant ſerviteur en N. S.
FRANÇOIS LE MERCIER.

A Kebec le 3. Novembre 1664.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de ſa Majeſté, Directeur de ſon Imprimerie Royale au Chaſteau du Louvre, ancien Eſchevin, & ancien Iuge Conſul de cette ville de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer vn Livre intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouvelle France, és années* 1664. *&* 1665. Et ce pendant le temps de dix années conſecutives. Avec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, ſous pretexte de deguiſement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par ledit Privilege. Donné à Paris au mois de Fevrier 1666. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil,

MABOVL.

TABLE.

AVANT-PROPOS, page 1
CHAPITRE I. *Arrivée de Monsieur de Tracy en la Nouvelle France*, 3
CHAP. II. *La Reception qu'ont fait les Sauvages de Canada à Monsieur de Tracy*, 16
CHAP. III. *De l'arrivée des Algonquins superieurs à Quebec : & de la Miſsion du P. Claude Alloüez vers ces Peuples*, 29
CHAP. IV. *Des premiers forts conſtruits ſur la riviere des Iroquois*. 41
CHAP. V. *Du païs des Iroquois, & des chemins qui y conduiſent*, 45
CHAP. VI. *Iournal du ſecond voyage d'vn Pere de la Compagnie de* IESVS *au Lac de Saint Barnabé*, 58

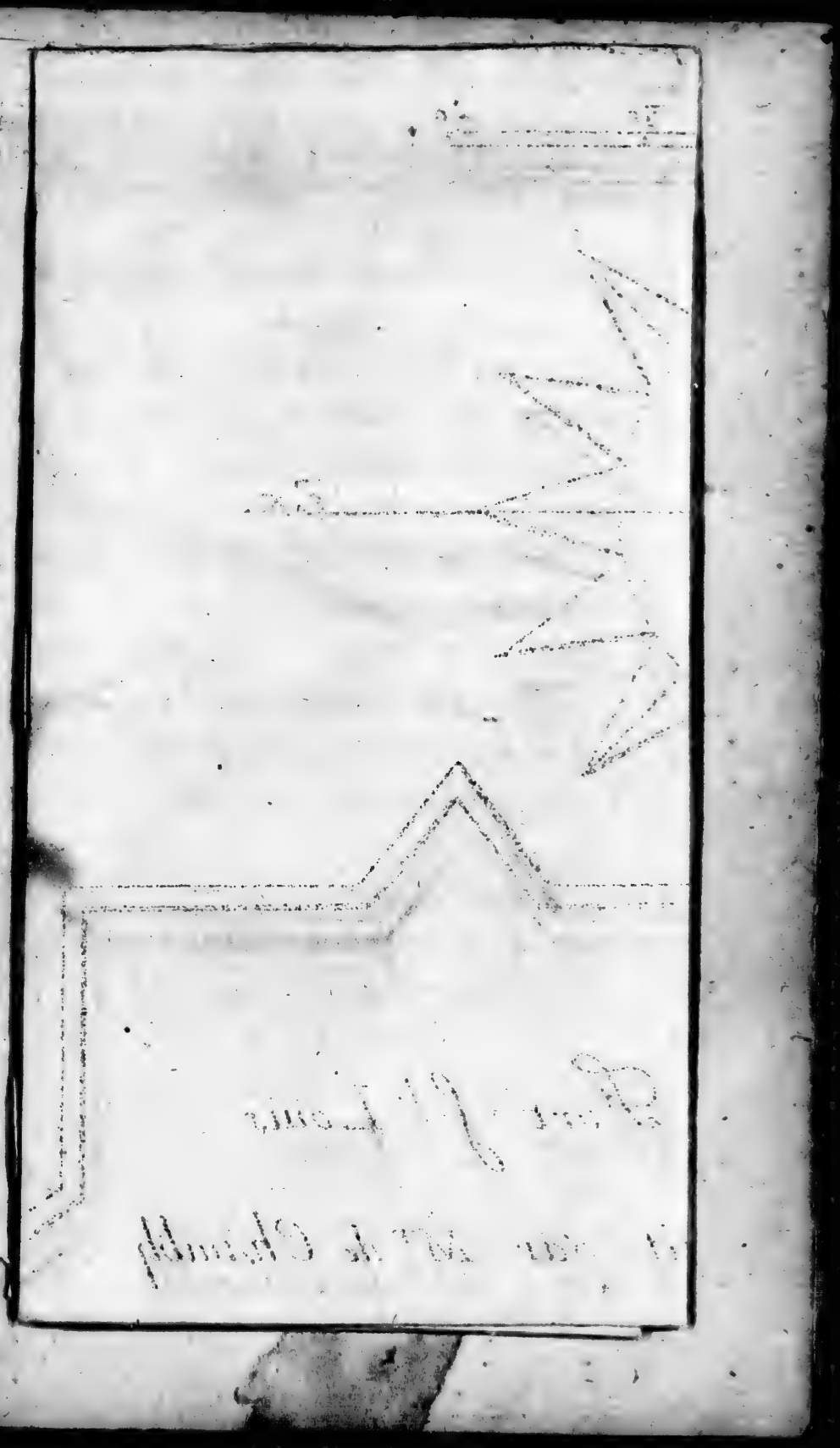
CHAP. VII. *Guerre des Inquois. Leur victoire, & leur défaite au Lac de Piagoüagami, dit de S. Iean,* 74

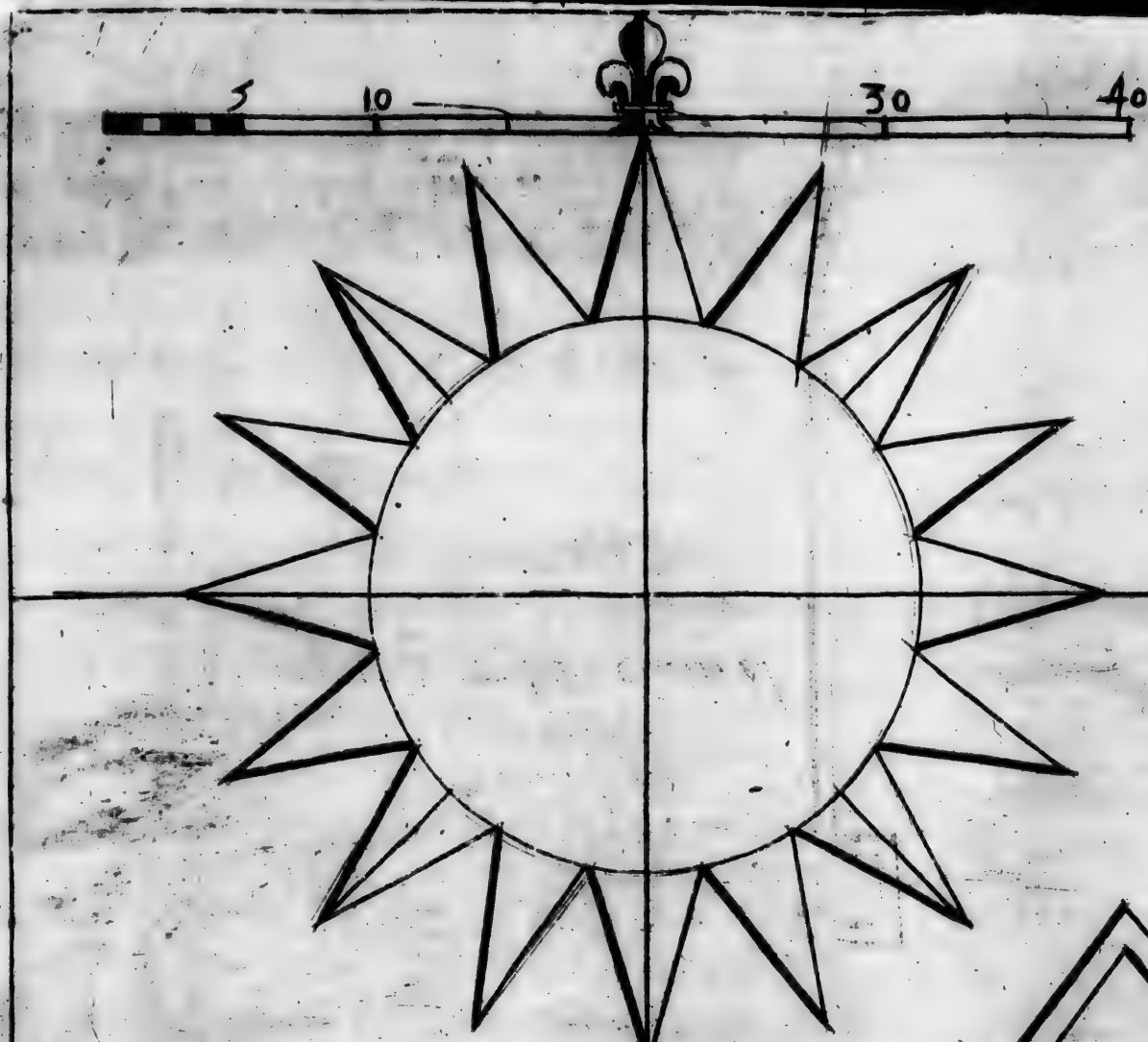
CHAP. VIII. *De quelques merveilles arrivées depuis peu,* 83

CHAP. IX. *Cruautez exercées sur quelques François, pris par les Iroquois en l'année 1662.* 92

CHAP. X. *Des Cometes & signes extraordinaires qui ont paru à Quebec, ou aux environs.* 105

CHAP. DERNIER. *Quelques circonstances sur l'arrivée des Vaisseaux du Roy, portans le Regiment de Carignan-Sallieres,* 117





Fort S.t Loüis

fait par M.r de Chamb

Sur la Riuiere des Iroquo

Plans des forts faicts par
Carignan Salieres sur la Riui
Richelieu dicte autrement des Ir
la Nouuelle france

Est.

Fort S.te Fhere
fait par M.r de Sal
Sur la Riuiere des Iroq

Ce fort est haut de 15. pieds
Double palissade qui a vne B
en dedans esleuée d'vn pied et de
dessus le Sol

Loüis

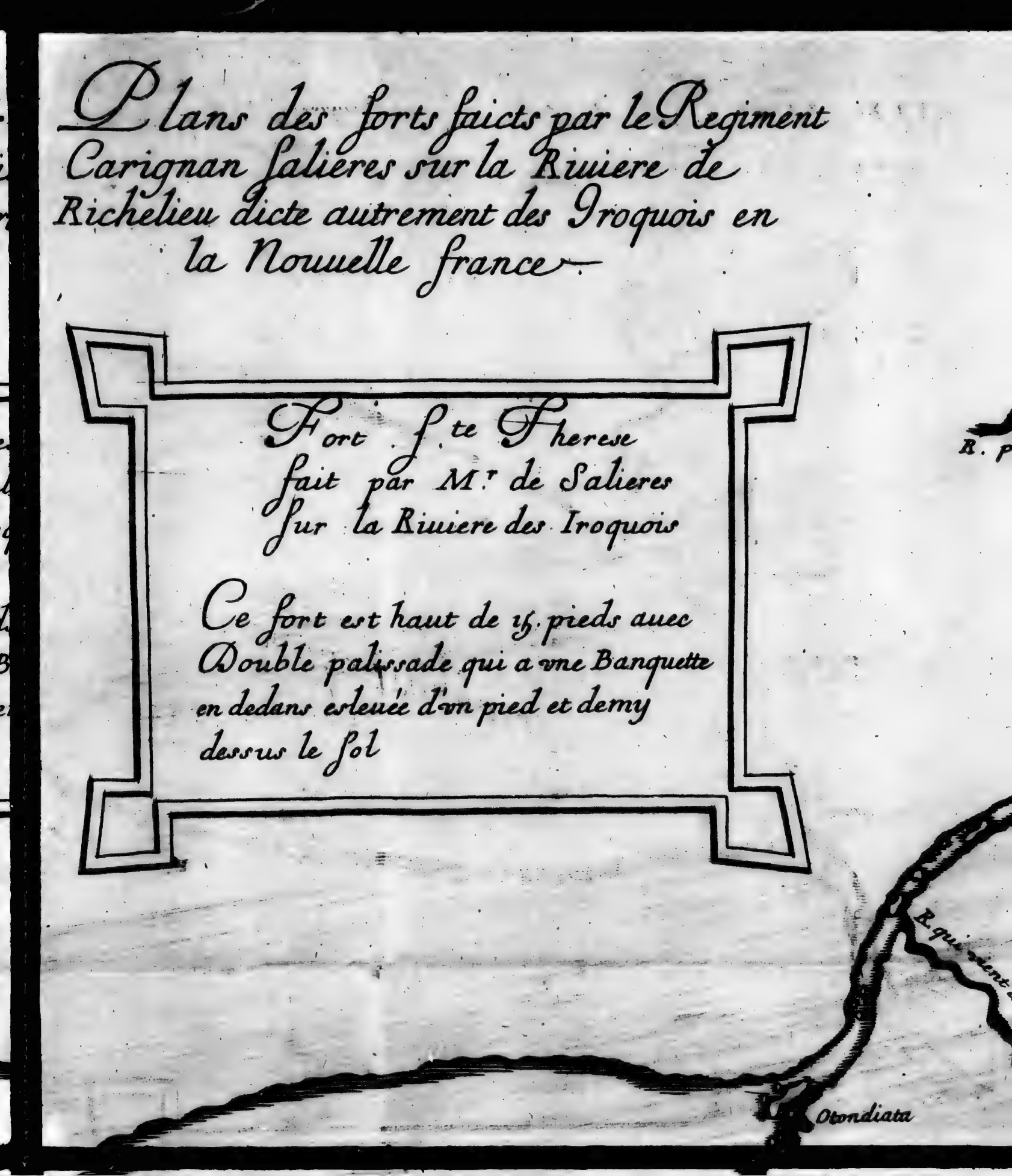
de Chambly

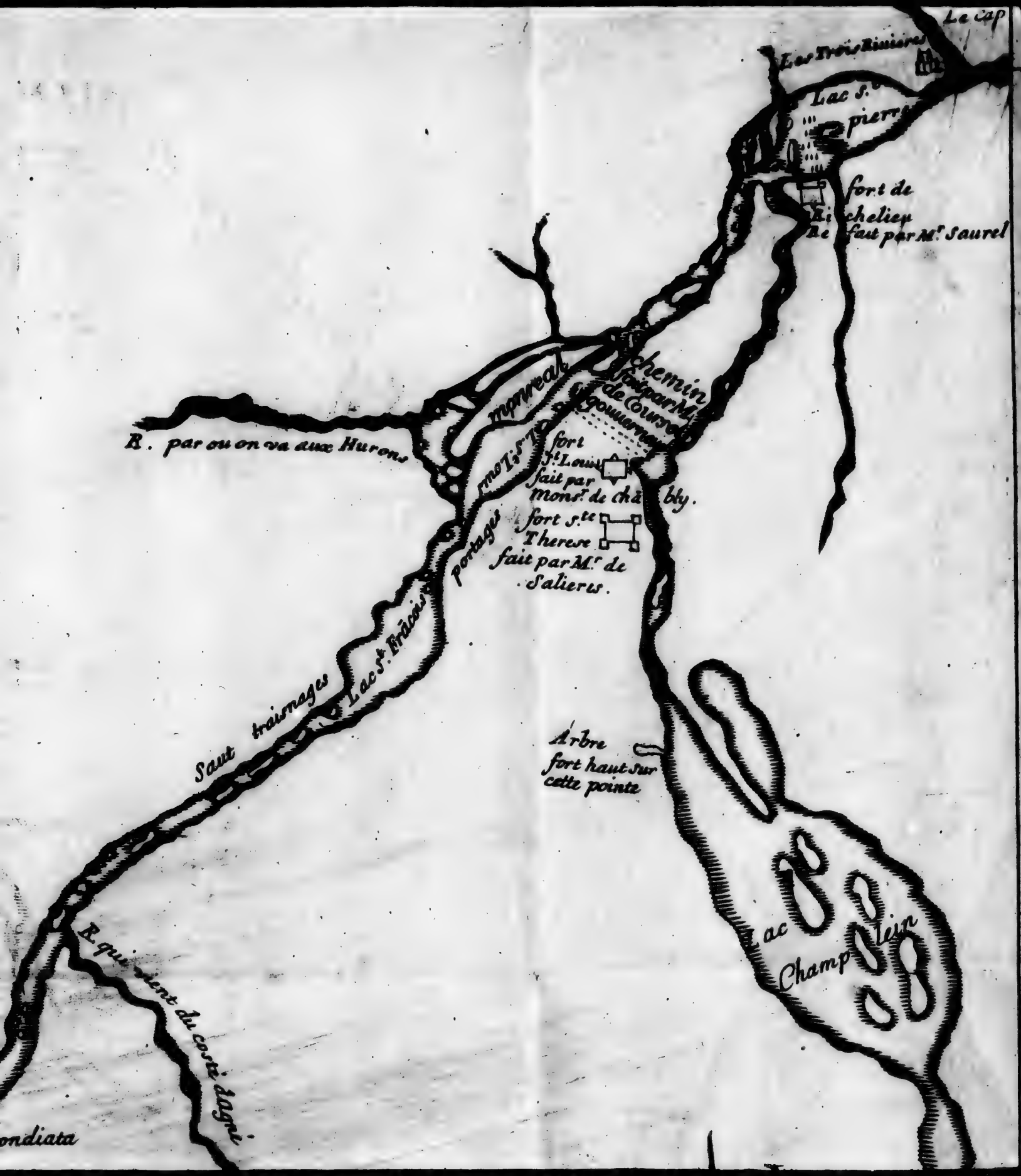
des Iroquois

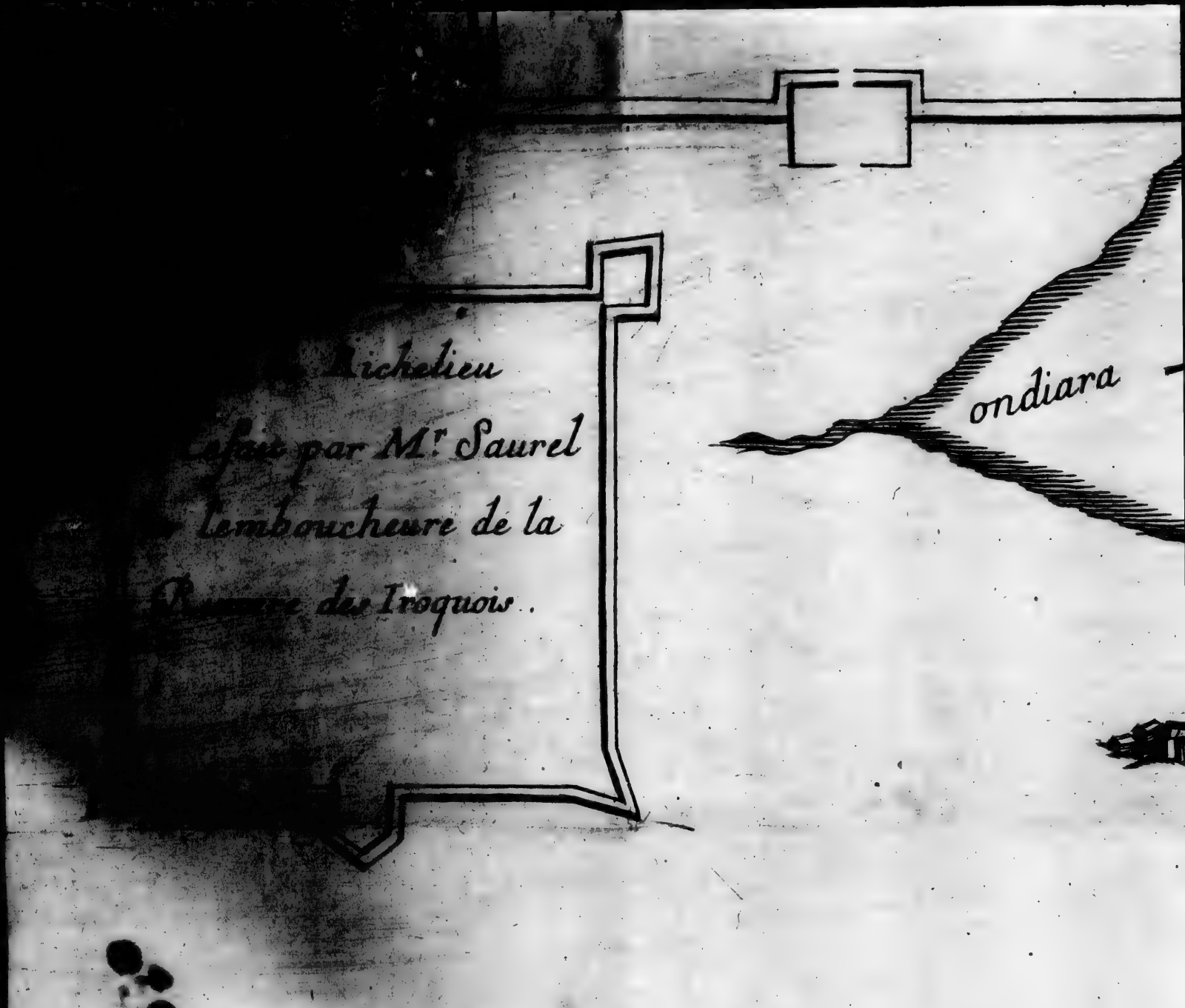
Plans des forts faicts par le Regiment Carignan Salieres sur la Riuiere de Richelieu dicte autrement des Iroquois en la Nouuelle france.

Fort. S.te Therese
fait par M.r de Salieres
Sur la Riuiere des Iroquois

Ce fort est haut de 15. pieds auec
Double palissade qui a vne Banquette
en dedans esleuée d'vn pied et demy
dessus le Sol




Le cap
Les Trois Rivieres
Lac S.
pierre
fort de
Richelieu
Re fait par Mr Saurel
chemin
fait par M.
de Courcelle
gouverneur
mpreal
R. par ou on va aux Hurons
fort
St Louis
fait par
Monsr de Cha bly.
fort Ste
Therese
fait par Mr de
Salieres.
portage
Lac St Francois
Saut traisnages
Arbre
fort haut sur
cette pointe
ac
Champlein
R. qui vient du costé d'agné
ondiata



1 2 4 8 12 16 20 24

Eschelle des Toises pour mesurer les forts.

Lac Ontario ou des Iroquois.

ondiara

ganaatio

Andiatarontayat

Sonnontgan
Iroquois

Tighero lac

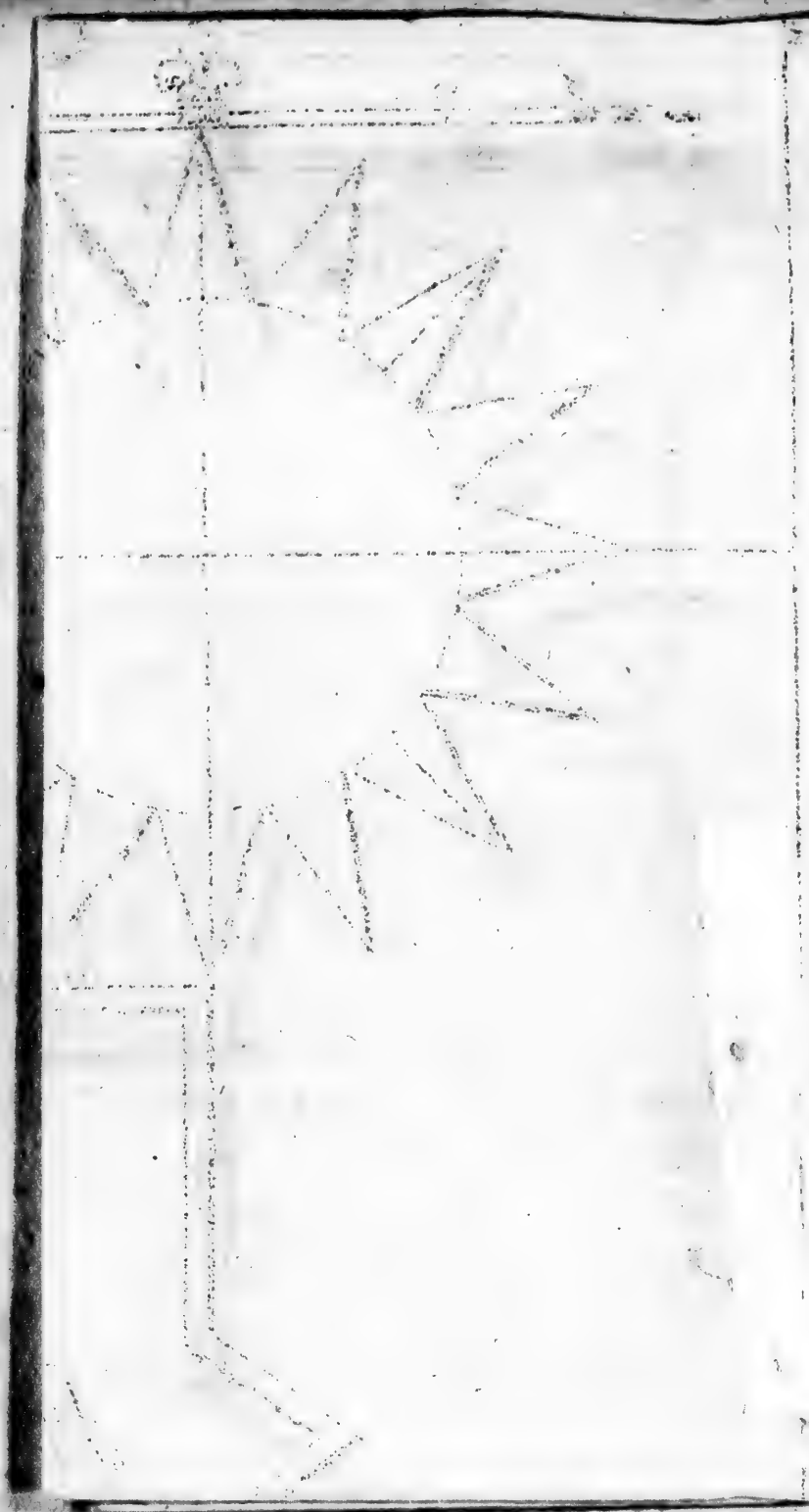
Oiogyen
Iroquois

Cir

Les

Ontario ou des Iroquois
R. qui vient du costé d'agne
Otiatannhegnen
ganaatio
Lac Techtroguen
gannentaa
onneiyt
Iroquois
Tiohero lac
onnontagé
Iroquois
Oroggen
Iroquois
Les Cinq Nations

Saut
du corti dagne
Trois villages dAgne
Iroquois
nouuelle
habitation
holandoise
Iroquoifes
hiroquen
fort D
range
onneigt
Iroquois
ations
manate



R

Q

NO

pris
rer d
toſt
rons

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSE' EN LA NOVVELLE FRANCE,
és années 1664. & 1665.

AVANT-PROPOS.

IAMAIS la Nouvelle France ne ceſſera de benir noſtre grand Monarque, d'avoir entrepris de luy rendre la vie, & de la tirer des feux des Iroquois. Il y a tantoſt quarante ans, que nous ſoûpirons aprés ce bon-heur. Nos lar-

mes ont enfin passé la mer, & nos plaintes ont touché le cœur de sa Majesté, qui va faire vn Royaume de nostre Barbarie, & changer nos forests en villes, & nos deserts en Provinces. Ce changement ne sera pas bien difficile, quand on aura la paix: car puisque ces terres sont au mesme climat que la France, elles auront aussi la mesme benignité de l'air, quand on pourra les cultiver, & les descharger de leurs bois.

Iusqu'à present le Canada n'a passé que pour Canada : je veux dire qu'on n'en a consideré que l'aspreté & les glaces, & l'horreur de ses hivers. On a creû que d'y venir, c'estoit entrer dans la region des frimats, & dans le païs le plus malheureux du monde ; & il semble qu'on ait eu quelque raison ; puisque la guerre des Iroquois, nous a jusqu'à ce temps, serré de si prés,

que nous n'avons pû ouvrir nos campagnes, pour y respirer vn mesme air, qu'en celles de France; ni joüir des beaux païs, que nos ennemis occupent, ou dont ils nous ferment le passage.

Mais nos plus grandes plaintes n'estoient pas tant, de ce que gemissant sous la cruauté des Iroquois, nous ne pouvions faire vn beau Royaume François de toutes ces terres, que de ce que des Barbares nous empeschoient d'en faire vn grand Empire Chrestien.

Nous sçavons que de quelque costé que nous jettions les yeux, par tout il y a des conquestes à faire pour la Foy, & que si l'Evangile n'est pas encore establi parmy ces Peuples, vers lesquels vn de nos Peres est allé cét Esté dernier, & qui sont plus de cent mille combattans; ce n'est qu'vne poignée de mille, ou deux

mille Iroquois qui l'ont empeſché.

Il eſt certain qu'il y a peu d'ennemis à combatre: mais ce peu d'ennemis ſont Iroquois ; c'eſt-à-dire preſque tels, qu'eſtoient autrefois les peuples d'Allemagne & des vieilles Gaules, lors qu'elles n'eſtoient encore que d'eſpaiſſes foreſts, habitées par des beſtes & des hommes ſauvages, qui braverent ſi long-temps toutes les forces de l'Empire Romain, & qui ſurprirent tant de fois ces troupes victorieuſes de tout le monde, par les ſorties ſoudaines & inopinées qu'ils faiſoient de l'eſpaiſſeur de leurs bois, ſans craindre que ces armes victorieuſes les y vinſſent attaquer.

Nos Iroquois ne ſont redoutables que par ce genre de guerre: auſſi oſeray-je bien dire, qu'il ne faut pas de moindres courages, que ceux des anciens Romains, pour entrepren-

dre de les dompter.

Nous benissons Dieu, de ce que sa Majesté a fait le choix pour cette guerre, de vieilles troupes, desja bien aguerries; commandées par vne Noblesse courageuse, qui a sceû desja traverser les neiges des Alpes, & s'opposer en Allemagne aux progrez de l'ennemi des Chrestiens, avec tant de bonheur, qu'il reconnoist maintenant par espreuve, le juste sujet qu'il a de craindre, comme il fait depuis tant d'années, les armes Françoises.

CHAPITRE I.

Arrivée de Monsieur de Tracy en la Nouvelle France.

LE Roy ayant dessein de relever la gloire des François, dans l'Isle de Caienne, d'où nous estions

ſortis depuis quelques années, & de faire viſiter toutes les Colonies que nous avons dans l'vne & dans l'autre Amerique, la Meridionale & la Septentrionale ; fit choix de Monſieur le Marquis de Tracy, dont il avoit connu la ſuffiſance, dans les differens emplois qu'il luy avoit donnez en ſes Armées. Il luy fit expedier vne Commiſſion, des plus amples & des plus honorables qu'on ait encore veû ; luy donna quatre Compagnies d'Infanterie ; voulut que ſes gardes portaſſent les meſmes couleurs, que ceux de ſa Majeſté ; luy fit equiper les navires, nommez le Breſé & le Teron, celuy-là de huit cens tonneaux, & celuy-cy d'vn peu moins ; avec pluſieurs autres vaiſſeaux, chargez de vivres & munitions de guerre, de gens à cultiver la terre, de pluſieurs artiſans, & de tout ce qui eſtoit neceſſaire pour vne expe-

dition de cette importance.

Monsieur de Tracy partit de la Rochelle le 26. de Fevrier de l'an 1664. estant suivi, outre les troupes, de quantité de Noblesse, & de vaisseaux bien equipez. Il fut complimenté par les Portugais de Madere, & du Cap-verd, avec tout l'honneur qui estoit deû à sa qualité, & à son merite. Monsieur de la Barre, ayant mis pied à terre, y fut receu magnifiquement.

En suite des vaisseaux singlerent droit à Caïenne, & ils y arriverent en peu de temps. Monsieur de Tracy ayant fait sommer le Gouverneur Hollandois, de rendre l'Isle aux François, ausquels elle appartenoit, il la rendit sans difficulté; & Monsieur de la Barre s'y arresta, conformément aux ordres du Roy.

La Caïenne ayant esté ainsi remise sous l'obeïssance du Roy, Mon-

ſieur de Tracy alla ſans delay aucun aux Iſles Françoiſes, où ayant eſté receu ſelon ſa qualité de Gouverneur general, & de Lieutenant de ſa Majeſté dans toute l'Amerique, Meridionale & Septentrionale, il y mit par tout vn tel ordre, particulierement dans la Martinique, & dans la Gardeloupe, qui en avoient le plus de beſoin; que ſa Majeſté en a eſté pleinement ſatisfaite, ayant ſceû comme la Religion & la Iuſtice y avoient eſté fortement eſtablies, les peuples ſoulagez, & tout reglé ſous l'autorité des nouveaux Seigneurs, Meſſieurs de la Compagnie des Indes Occidentales.

Mais puiſque je ne dois pas m'arreſter dans le détail de ce qui s'eſt paſſé aux Iſles, & que je pretends ſeulement faire vn recit de l'eſtat de la Nouvelle France; il me ſuffit de dire, que Monſieur de Tracy, aprés

avoir fait dans les Isles tout ce qu'on pouvoit attendre de sa sage conduite, receut ordre du Roy de se rendre au plûtost en Canada, dés qu'il auroit pourveu au Gouvernement de l'Isle de la Tortuë.

Ce fut le 25. d'Avril de l'an 1665. qu'il partit de la Gardeloupe, prenant la route vers Saint-Domingue, autrement dite l'Espagnole; & passant à la coste des Anglois de Saint-Christofle, où il fut salüé d'vn nombre infiny de coups de canon; cette Nation voulant, à l'envy des François, tesmoigner à ce Seigneur, l'estime qu'elle faisoit de sa conduite, & de la bonne justice qu'il leur avoit renduë, dans tous les differens qu'il avoit jugez, entre eux & les François.

Il doubla sans peine l'Isle de Porterie, qui est aux Espagnols; & voyant qu'il ne pouvoit aller à la

Tortuë, à cauſe des vents contraires, il ſe contenta d'en approcher autant qu'il eſtoit neceſſaire pour advertir de ſa venuë ceux de cette Iſle, nommément Monſieur Dangeron, ſon Gouverneur, qui le vint trouver promptement au Port François de l'Iſle Saint-Domingue, où le Breſé avoit mouïllé.

Il falut quelques jours, pour expedier les affaires, & pour donner les ordres neceſſaires audit Sieur Dangeron, pour ſon Gouvernement, & pour luy faire preſter le ſerment de fidelité au Roy; comme auſſi à tous les peuples, qui ſe trouverent dans cette Iſle de la Tortuë, & dans la coſte de Saint-Domingue.

Aprés cela, le Breſé reprit ſa route vers les Caiques, pour venir droit en Canada, ſans ſe deſtourner davantage.

Les Caïques ſont pluſieurs petites Iſles aſſez proches les vnes des autres, entourées de rochers, qui avancent dans la mer, & qui rendent le paſſage ſi difficile & ſi dangereux, que l'on ne ſçache pas qu'aucun grand vaiſſeau l'ait oſé paſſer, aprés y avoir veû grand nombre de naufrages. C'eſt ce qui donnoit de la peine à ſe reſoudre de hazarder ce paſſage avec le Breſé: mais Monſieur de Tracy, ne trouvant rien de difficile, quand il s'agit du ſervice du Roy; aprés avoir pris vn nouveau Pilote, & les ſeuretez que la prudence demandoit, fit tourner de ce coſté-là: conſiderant qu'il allongeroit ſon voyage de plus de cinq cens lieuës, s'il faloit aller chercher le détroit de Bahama; & qu'il ne pourroit ſe rendre dans la Nouvelle France, dans le temps que le Roy luy avoit marqué.

Dieu benit ſon courage, & l'intention qu'il avoit d'obeïr le plus exactement qu'il luy ſeroit poſſible, aux ordres de ſa Majeſté. Son vaiſſeau, ſans danger, franchit les Caïques, à la faveur du vent qu'il ſouhaitoit ; & trouvant peu aprés les courants de ce deſtroit de Bahama, qui rendent la mer fort rapide le long des coſtes de la Floride ; il doubla heureuſement la Bermude, côtova la Virginie ; & depuis Saint-Domingue, il ſe rendit en vn mois dans le grand fleuve de Saint-Laurent.

Pour entrer dans le golfe, il paſſa entre l'Iſle de Saint-Paul & le Cap de Raze ; & le vent eſtant toûjours favorable, on alla mouïller à l'Iſle-Percée, pour y prendre de l'eau & du bois.

En cét endroit ſe trouverent pluſieurs navires, qui peſchoient des

Moluës, qui ſaluërent tous le pavillon du Roy.

Monſieur de Tracy n'eſtoit plus en peine, que des troupes qu'il eſperoit de France, & qui devoient eſtre parties de la Rochelle, en meſme temps qu'il eſtoit parti luy-meſme des Iſles. Heureuſement on vit le lendemain paroiſtre deux navires, qui portoient les premieres Compagnies du Regiment, que le Roy envoyoit contre les Iroquois.

Au ſortir de l'Iſle-Percée, les Pilotes eſperoient, pour avancer leur route, mener le Breſé juſqu'au Bic: mais les vents ſe changerent, qui obligerent de relaſcher: & pour ne pas riſquer vn navire de l'importance du Breſé, dans le fleuve de Saint-Laurent, il fut jugé plus à propos de louër deux navires plus legers, & plus propres à monter la riviere; & toutefois les vents furent

toûjours ſi contraires, que les Pilotes ne purent arriver à Quebec, qu'vn mois aprés.

Ce retardement n'eſtoit pas de ſaiſon pour Monſieur de Tracy, qui eſtoit tombé malade. Il arriva neantmoins enfin à noſtre rade de Quebec le dernier jour de Iuin 1665. ſi foible & ſi abbatu de la fiévre, qu'il ne pouvoit eſtre ſouſtenu que par ſon courage.

Les habitans de Quebec s'eſtoient preparez à luy faire la plus magnifique reception qu'il leur fut poſſible: Mais Monſieur de Tracy refuſa tous ces honneurs, & ſe contenta des cris de joye, qui commencerent au moment qu'il ſortit du vaiſſeau, & qui l'accompagnerent juſqu'à l'Egliſe, où le ſon des cloches l'invitoit.

Monſeigneur de Petrée, noſtre Eveſque, l'attendoit à l'entrée de

l'Egliſe, reveſtu pontificalement, accompagné de ſon Clergé. Il luy preſenta de l'eau-beniſte & la Croix; & le mena auprés du chœur, à la place qui luy avoit eſté preparée, ſur vn prié-Dieu: Mais Monſieur de Tracy, quoy qu'il ſe ſentiſt fort foible, & qu'il fuſt encore tourmenté de ſa fiévre, ne voulut point le prendre, & ſe mit à genoux ſur le pavé, ſans vouloir meſme ſe ſervir du carreau qui luy fut preſenté. On chanta le *Te Deum*, avec l'orgue & la muſique.

Lors qu'il falut ſortir de l'Egliſe, Monſieur l'Eveſque vint reprendre Monſieur de Tracy, & le reconduiſit juſqu'à la porte dans le meſme ordre, & avec les meſmes honneurs, qu'il l'avoit receu en entrant.

CHAPITRE II.

La Reception qu'ont fait les Sauvages de Canada à Monsieur de Tracy.

NOs Sauvages Algonquins & Hurons voulurent aussi recevoir Monsieur de Tracy, selon les coustumes de leur païs, c'est-à-dire par des complimens, accompagnez de presens, qui leur servent comme de chifres, pour representer, aprés qu'ils ont parlé, les paroles passées: ce qu'ils font avec beaucoup d'esprit, pour des Barbares. Car ils donnent à chacun de ces presens vn nom tres-propre en leur langue, pour signifier en abregé tout ce qu'ils veulent dire, afin que ces presens; qui se conservent, conservent aussi par leurs noms, la memoire des choses qu'ils signifient.

Les

Les Hurons commencerent les premiers, parce qu'ils se trouverent alors tous rassemblez à Quebec. Ils ne se presenterent toutefois, qu'au nombre de dix ou douze, des plus considerables.

Vn des plus anciens parla : mais autant de la main que de la langue; & ayant estalé les presens qu'il alloit faire, dit avec vehemence & d'vn ton de voix, qui declaroit en mesme temps la douleur & la joye, dont il estoit saisi.

Grand Onnontio, dit-il, tu vois à tes pieds les debris d'vne grande terre, & les restes pitoyables d'vn monde entier, autrefois peuplé d'vne infinité d'habitans. Ce ne sont maintenant que des carcasses, qui te parlent, à qui l'Iroquois n'a laissé que les os, en ayant devoré la chair, aprés l'avoir grillée sur les échaffauts. Il ne nous restoit plus

qu'vn petit filet de vie ; & nos membres, dont la pluſpart ont paſſé par les chaudieres bouïllantes de nos ennemis, n'avoient plus de vigueur ; quand avec bien de la peine, ayant levé les yeux, nous avons apperceu ſur la riviere, les navires qui te portoient ; & avec toy, tant de ſoldats, qui nous ſont envoyez par ton grand Onnontio, & le noſtre.

Ce fut pour lors que le Soleil nous parut eſclater avec de plus beaux rayons, & eſclairer noſtre ancienne terre, qui depuis tant d'années eſtoit devenuë couverte de nuages & de tenebres. Pour lors nos lacs & nos rivieres parurent calmes, ſans tempeſte & ſans briſans : & pour te dire vray, il me ſembla entendre vne voix ſortie de ton vaiſſeau, qui nous diſoit, d'auſſi loin que nous puſmes te découvrir : Courage, peuple deſolé, tes os vont

estre liez de nerfs & de tendons, ta chair va renaistre, tes forces te seront renduës, & tu vas vivre, comme autrefois tu as vescu. Ie me défiois au commencement de cette voix, & je la prenois pour vn doux songe, qui flatoit nos miseres; quand le bruit de tant de tambours, & l'arrivée de tant de soldats m'ont détrompé. Aprés tout, quoy que je te voye de mes yeux, & que j'embrasse tes pieds, la joye que tu apportes est si inopinée, que j'aurois peur d'estre deceû par vn beau songe, si je ne me sentois desja tout fortifié de ta seule presence. Ie te vois, ô genereux Onnontio: Ie t'entends; Ie te parle; sois le bienvenu, & reçois ce petit present du creû de nostre terre, pour marque de la joye que nous ressentons de ton heureuse arrivée, & de l'hommage que nous rendons au plus grand

de tous les Onnontio de la terre, qui a eu compassion de nos miseres, & qui t'envoye pour nous en delivrer.

Ce Capitaine Huron, disant cela, jetta aux pieds de Monsieur de Tracy, vne peau d'orignac, façonné & peinte à leur mode.

Ce ne fut que le commencement de sa harangue, & le premier de six presens qu'il fit, les vns aprés les autres; disant au second, que puisque Monsieur de Tracy estoit venu pour destruire les cruels Anthropophages & mangeurs d'hommes, il avoit trop de douceur sur le visage, & que tant d'attraits dont il esclatoit, n'estoient pas pour jetter la frayeur à ces mangeurs d'hommes: Que pour ce sujet ils vouloient, du moins pour cette guerre, luy rendre le visage effroyable, en le couvrant d'vn noir, qui rend terrible

ceux qui en sont peints.

Il faisoit allusion à la coustume des guerriers Sauvages, qui estant prests d'attaquer l'ennemy, se peignent de toutes couleurs, mais particulierement de noir: de-sorte que comme vne armée de Demons, ils donnent l'attaque, avec des hurlemens d'Enfer, & des cris effroyables.

Par le troisiéme present, il exhortoit les soldats François de charger si bien leurs fusils, qu'estans dans le païs ennemi, le bruit qu'ils feroient par leur décharge, non seulement jettast l'effroy parmy ces Barbares; mais aussi retentist jusqu'icy, pour y causer la joye, que donnent les coups de canon, quand ils annoncent la nouvelle de quelque signalée victoire. Il vouloit dire, que les Iroquois, pour estre Sauvages, n'étoient pas tellement à mespriser,

qu'il ne faluſt ſe communir de bonnes armes, & eſtre bien equippez pour les vaincre.

Il eſt vray, adjouſta-t-il par vn quatriéme preſent, que l'ennemi met la moitié de ſa vaillance à bien courir : il combat d'ordinaire tout nud, n'ayant que le fuſil en main, & la hache à la ceinture, ſoit pour mieux pourſuivre la victoire, ſoit pour fuir plus legerement. Quand vous l'aurez vaincu, vous ne l'aurez pas pris; particulierement eſtant, comme vous eſtes, embarraſſez d'habits, qui ſont incommodes à courir par les haliers & broſſailles, s'ils ne ſont bien retenus & arreſtez. Voicy donc vne ceinture, propre à les ſerrer ſi juſtement, que vous ayez l'avantage d'eſtre couverts en pourſuivant vos ennemis, & que vous ne ſoyez pas toutefois moins agiles qu'eux, pour courir dans les bois.

Le cinquiéme present portoit vne parole considerable : car il disoit, que ce qu'il y avoit de plus fort parmy les Iroquois, n'estoit pas l'Iroquois ; mais que leurs forces consistoient, en la grande multitude de captifs, François, Hurons & Algonquins, & des autres Nations, qui font plus des deux tiers de la Nation Iroquoise, qu'ils contraignent de porter les armes contre nous.

Il adjoustoit, que si nous pouvions attirer à nous, tous ces Captifs; l'on déferoit ce superbe Iroquois, sans coup ferir, & qu'il tomberoit par terre, ou comme vn arbre, dont on a couppé la racine, ou comme vne montagne, dont on auroit sapé les fondemens. Qu'au reste, il n'estoit pas si mal-aisé de débaucher tous ces Captifs, du service de ces maistres cruels, pour lesquels ils

n'ont que de la crainte & de la haine dans le cœur, & non pas de l'amour. Que quand l'armée Françoiſe approcheroit des bourgades Iroquoiſes, on n'auroit qu'à ſignifier aux Iroquois, qu'ils euſſent à nous livrer tous ces Captifs, les laiſſant dans leur liberté; qu'autrement nous ferions main-baſſe par tout. S'ils les rendent, les voilà ſans bras: s'ils les refuſent, on les y contraindra par force, & ces Captifs d'eux-meſmes ſe rangeront à nous, voyans leur ſeureté parmy nous.

Enfin le dernier preſent, eſtoit pour encourager l'armée Françoiſe, contre la longueur & les difficultez du chemin, qui mene aux Iroquois; & pour faire vne nouvelle proteſtation de leur obeïſſance, & de leur fidelité au ſervice du Roy.

Monſieur de Tracy teſmoigna beaucoup agréer ces complimens

ſauvages, s'eſtant fait expliquer par vn truchement, tout ce qui ſe diſoit ; & n'y trouvoit rien de ſauvage. Il donna aſſeurance, à cette pauvre Nation Huronne, qu'on n'eſpargneroit rien pour la remettre en ſa premiere ſplendeur.

Les Algonquins ne pûrent pas s'acquiter ſi-toſt, de ce meſme devoir ; parce qu'ils eſtoient diſſipez dans les bois, pour leur chaſſe, lors que Monſieur de Tracy arriva. Mais s'eſtant reünis quelque temps aprés, ils vinrent le trouver à Quebec ; & Noël Texoüerimat, le plus ancien Chreſtien, fit ſa harangue au nom de tous, accompagnée de neuf preſens.

Par le premier, il declara, qu'il reconnoiſſoit le Roy de France pour Maiſtre de toute la terre, & qu'il luy rendoit l'hommage que tous les fideles ſujets doivent à leur Maiſtre.

Par le ſecond, qu'il regardoit Monſieur de Tracy, comme vn bras droit du Roy, qui venoit pour affermir la terre, & pour réſuſciter le François, & l'Algonquin.

Par les quatre ſuivans, il luy donnoit des armes, propres pour combatre l'Iroquois.

Par le ſeptiéme preſent, il rallumoit le feu de guerre, qui eſtoit preſque tout eſteint par l'effuſion de tant de ſang.

Le huitiéme tendoit à ce que la Nation Françoiſe & l'Algonquine, demeuraſſent bien vnies; à cauſe que ſans cette mutuelle intelligence, la victoire de l'Iroquois ſeroit trop difficile, & tres-incertaine. Qu'au reſte, eſtans tous Chreſtiens, ils combattoient pour la meſme cauſe, & qu'ainſi ils devoient agir de concert, n'ayans tous qu'vn

mesme dessein, la destruction de l'Iroquois, & la publication de l'Evangile.

Par le dernier present, ce Capitaine fit avancer les Chefs des Algonquins, qui l'environnoient, les offrant à Monsieur de Tracy, pour marcher avec luy, & pour l'accompagner dans l'expedition qu'il alloit entreprendre.

Il est vray que le retardement des autres navires, qui portoient la plus grande partie de nos troupes, & qui ne pûrent arriver toutes avant la my-Septembre, a obligé de differer cette guerre au Printemps, & à l'Esté prochain : mais Monsieur de Tracy ne voulant perdre aucun moment, commanda sans delay quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Saliere, qui estoient arrivées les premieres, d'aller au plustost se saisir des postes

les plus avantageux, pour avoir le passage libre dans le païs des Iroquois.

Elles partirent de Quebec le 23. de Iuillet, & ayant grossi leurs troupes d'vne Compagnie de Volontaires de ce païs, commandée par le Sieur de Repentigny ; elles arriverent aux Trois-Rivieres bien à propos, pour les delivrer de la crainte des Iroquois, qui depuis peu de temps, y estoient venus faire leurs courses ordinaires, avoient tué quelques habitans, & fait quelques captifs.

CHAPITRE III.

De l'arrivée des Algonquins superieurs à Quebec : & de la Mission du P. Claude Allouëz vers ces Peuples.

PENDANT que ces troupes avancées attendoient aux Trois-Rivieres, vn vent favorable pour passer outre, & traverser le lac Saint-Pierre; elles eurent le plaisir de voir arriver vne centaine de canots des Outaoüax, & de quelques autres Sauvages nos alliez, qui venoient des quartiers du Lac superieur, à quatre & cinq cens lieuës d'icy, pour faire leur commerce ordinaire, & se fournir de leurs besoins, en nous donnant pour échange leurs peaux de Castor, qu'ils ont chez eux en tres-grande abondance.

Vn François, qui l'année precedente les avoit suivis, & qui les a accompagnez dans leurs voyages, nous fait rapport qu'il y a parmy ces Nations, plus de cent mille combatans; Que les guerres y font de continuels ravages; que les Outaoüax sont attaquez d'vn costé par les Iroquois, & de l'autre par les Nadoüessioüax, peuples belliqueux, à plus de six cens lieuës d'icy, & qui ont aussi d'autres guerres cruelles, avec d'autres Nations encore plus éloignées; & qu'il y a plus de cent bourgades de diverses loix & coûtumes.

Il s'observe, en ces païs-là, vn genre d'idolâtrie assez extraordinaire. Ils ont vn marmouset de bronse noir, pris sur le païs, qui a vn pied de haut; auquel ils donnent de la barbe, comme à vn European; quoy que les Sauvages n'en ayent point.

Il y a certains jours destinez pour honorer cette statuë, par des festins, par des jeux, par des danses, & mesme par des prieres qu'ils luy adressent, avec diverses ceremonies. Il y en a vne entre-autres, qui est de soy ridicule, mais qui est remarquable, en ce qu'elle contient vne espece de sacrifice. Tous les hommes, les vns aprés les autres, s'approchent de la statuë, & pour luy rendre hommage de leur tabac, ils luy presentent la pipe en main, pour petuner: mais comme l'idole ne peut s'en servir; ils petunent en sa place, luy rejettant au visage la fumée du tabac qu'ils ont dans la bouche: ce qui peut passer pour vne espece d'encensement, & de sacrifice.

Ce ne sera pas là, le plus grand des ennemis qu'il faudra combatre au Pere Claude Alloüez, sur qui le

fort eſt heureuſement tombé, pour cette grande & penible Miſſion. Il attendoit à Montreal, depuis long-temps, quelques Sauvages de ces Nations ſuperieures, plus éloignées de nous; pour remonter avec eux dans leur païs, & en faire vn païs Chreſtien. Vne bande de ſoixante Nepiſſiriniens ayant pris le devant, il les reçeut comme des Anges de cette Nouvelle Egliſe. C'eſt ainſi qu'il les nomme, dans vne lettre qu'il en eſcrit, en ces termes:

Enfin il a plû à Dieu nous envoyer les Anges des Algonquins ſuperieurs, pour nous emmener en leur païs, & les aider à y eſtablir le Royaume de Noſtre Seigneur. Ce fut leudy dernier, vingtiéme de Iuillet, qu'aprés que j'eû dit vne Meſſe votive à ce deſſein, en l'honneur de Saint Ignace & de Saint Xavier, ils arriverent ſur le midy, aprés

aprés vingt jours de navigation, depuis le Saut du Lac superieur. Ie leur parlay d'abord du Paradis, & de l'Enfer, & de nos autres mysteres, à quoy ils se rendoient fort attentifs, & m'escoutoient avec plus de silence, que lors que leur Capitaine haranguoit : j'espere que le Saint Esprit, qui les rendoit si dociles, leur fera la grace de recevoir avec vne soûmission d'esprit, les semences de l'Evangile, que nous leur portons en leur païs.

Ces Sauvages vestus de si l[illegible], furent attaquez deux fois par les Iroquois, pendant leur voyage. La premiere fut peu de temps aprés leur départ, les Iroquois leur allant dresser des embuscades, aux endroits les plus dangereux par où ils doivent passer, pour venir icy faire leur trafic, & leur commerce avec nos François. Or comme les Al-

gonquins de cette Nation, ſont plus marchands que ſoldats, & qu'ils ſont toûjours embarraſſez de leur charge, & peu munis de poudre & d'armes à feu, qu'ils viennent chercher icy; Cela eſt cauſe, que quelque nombre qu'ils puiſſent eſtre, ils évitent toûjours d'en venir aux mains avec leurs ennemis, pour peu qu'ils en rencontrent; craignans toûjours, qu'il n'y en ait d'autres en campagne, qui doivent venir fondre ſur eux.

De fait ayant trouvé en chemin les Iroquois, qui s'eſtoient renfermez dans vn meſchant fort de pieux, au nombre de vingt ou trente ſeulement; les Algonquins, quoy qu'ils fuſſent plus de trois cens hommes, firent bien ſemblant de les aſſieger, & s'arreſterent quelques jours autour de ce fort, empeſchant les Iroquois d'en ſortir, mais ſans oſer faire l'attaque.

Les Iroquois, en peu de temps, se trouverent reduits dans vne grande extremité, à cause que l'eau leur manquoit: de sorte que pour avoir la liberté d'aller jusqu'à la riviere, quelques-vns d'eux sortirent du fort, avec quelques presens en main, & demanderent à parlementer. Mes Freres, dirent-ils, pourquoy tardez-vous tant à nous attaquer? Nous sommes bien resolus de vous recevoir en gens de cœur, & vous vendre bien cher nostre vie: puisque dans le grand nombre que vous estes, en comparaison du nôtre, nous ne pouvons eschaper vos mains. Mais ce ne sera pas sans bien du carnage de part & d'autre. Au reste nous manquons d'eau dans nostre fort: voicy vn present que je vous fais, pour nous donner la liberté d'aller jusqu'à la riviere.

Ce present estoit vn Collier de

Porcellaine, qui sont les perles & les diamans de ce païs, & qui charma les yeux des Outaoüak. Ils l'accepterent volontiers, laissant le passage libre à leurs ennemis, pour aller puiser de l'eau, dans vn ruisseau, assez proche de là.

Cette premiere ambassade ayant si heureusement reüssi aux Iroquois, & d'ailleurs se voyans toûjours assiegez, & leurs provisions se diminuer beaucoup, ils en tenterent vne seconde. Quelques-vns d'eux sortirent du fort, avec d'autres presens, plus beaux que les premiers, & crierent de loin; Mes Frères, que tardez-vous icy si long-temps? venez nous attaquer; ou continuez vostre chemin. Nous vous le rendons plus facile, & nous escartons les rochers, qui pourroient arrester, & briser vos canots. Ils jetterent en mesme temps d'autres presens aux pieds des Ou-

taoüak, comme pour aplanir leur chemin: qui en effet se tinrent heureux, de pouvoir passer outre, & de continuer leur voyage, avec quelque espece d'honneur; aprés qu'il s'estoit fait quelques escarmouches, de part & d'autre, où quelques-vns avoient esté tuez.

La seconde rencontre qu'ils firent des Iroquois, pendant leur voyage, fut vn peu au dessus de la riviere de Richelieu, au Cap dit de massacre: où quelques Iroquois s'estans mis en embuscade, firent leur descharge sur les derniers canots des Outaoüak, qui filoient le long du bord de l'eau, & en tuërent quelques-vns; prenant aussi-tost la fuite dans les bois, de peur d'estre attaquez par vn si grand nombre d'ennemis, qu'ils avoient laissé passer.

Ils arriverent donc aux Trois-

Rivieres, aprés ces deux rencontres: & y ayant fait leur petit commerce, ils hasterent promptement leur retour, pour ne pas donner aux Iroquois le loisir de s'assembler, & de les venir attendre au passage, en quelque défilé, où ils les auroient pû surprendre à l'impourveu.

Le Pere Alloüez se jette parmy eux, & les suit dans leur païs, pour y publier la Foy, à tant de vastes Regions, & en mesme temps, leur porter les bonnes nouvelles du secours venu de France, qui les delivrera enfin des Iroquois.

Monsieur de Tracy chargea le Pere, de trois presens, qu'il devoit faire à ces Peuples, quand il y seroit arrivé, leur declarant,

Premierement, qu'enfin le Roy alloit ranger à la raison l'Iroquois; & par consequent soustenir toute leur terre, qui estoit en son penchant,

Secondement, que si les Nadoüessioüek, qui sont d'autres ennemis, qu'ils ont aussi sur les bras, ne veulent entendre à la paix, il les y contraindra par la force de ses armes.

Le troisiéme present, estoit pour exhorter toutes les Nations Algonquines de ces quartiers-là, d'embrasser la Foy, de laquelle quelques-vns ont déja eu quelque teinture, par les soins infatigables, & par le zele Apostolique du Pere René Menard, qui par vne conduite particuliere de la Providence, se perdit dans leurs bois, où il est mort de faim, & de miseres, abandonné de tout secours humain: Mais Dieu, sans doute, ne l'aura pas abandonné; puisqu'il est par tout avec ceux qui se perdent pour son amour dans la conqueste des ames, rachetées du Sang de IESVS CHRIST.

Quelques années auparavant, vn autre de nos Peres, le Pere Leonard Garreau, ayant pris le meſme chemin, avec la meſme Nation des Outaoüak, dans les meſmes deſſeins du ſalut de ces ames, y trouva auſſi heureuſement la mort, dés la ſeconde journée de ſon voyage; ayant eſté tué dans vne embuſcade d'Iroquois, qui les attendoient au paſſage. Il ſe peut faire, que le Pere qui part maintenant avec eux, face bien-toſt vne pareille rencontre: mais vn homme vrayment Apoſtolique, eſt content par tout de mourir, puiſqu'il trouve par tout l'entrée du Paradis. Si c'eſt vne mort heureuſe ſelon le monde, que de mourir dans vn combat au ſervice de ſon Prince; qui aprés tout ne peut recompenſer vn homme mort, puiſque ſon pouvoir ne s'eſtend pas juſque-là; Ceux qui meurent au

ſervice du Roy des Rois, n'ont-ils pas vne mort mille fois plus heureuſe, puiſqu'elle eſt recompenſée de l'Eternité.

CHAPITRE IV.

Des premiers forts conſtruits ſur la riviere des Iroquois.

EN meſme temps que les Outaoüak s'embarquoient, pour remonter en leur païs, le vent s'étant rendu plus favorable, les ſoldats qui avoient eſté obligez de s'arreſter aux Trois-Rivieres, s'embarquerent auſſi; & aprés avoir navigé ſur le lac de Saint-Pierre, ils ſe rendirent à l'entrée de la riviere de Richelieu, qui conduit aux Iroquois d'Anniegué.

Le deſſein que l'on avoit à cette premiere campagne, eſtoit de fai-

re bastir sur le chemin, quelques forts, que l'on a jugez absolument necessaires, tant pour asseurer le passage, & la liberté du commerce, que pour servir de magasins aux troupes, & de retraites aux soldats malades, & aux blessez.

Pour cét effet on a choisi trois postes avantageux. Le premier, à l'emboucheure de la riviere des Iroquois. Le second, dix-sept lieuës plus haut, au pied d'vn courant d'eau, que l'on appelle le Sault de Richelieu. Le troisiéme environ trois lieuës plus haut que ce courant.

Le premier fort, nommé Richelieu, a esté fait par Monsieur de Chamblay, qui commandoit cinq Compagnies, que Monsieur de Tracy y avoit envoyées.

Le second fort, nommé Saint-Louïs, à cause qu'il fut commencé

dans la semaine, que l'on celebroit la feste de ce grand Saint, Protecteur de nos Rois, & de la France, a esté fait par Monsieur Sorel, qui commandoit cinq autres Compagnies, du Regiment de Carignan-Salieres.

Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment, a voulu prendre luy-mesme, le poste le plus avancé vers les ennemis, & le plus dangereux A peine osoit-on esperer que cét ouvrage deust estre fait avant les neiges, n'ayant pû estre commencé que bien tard: Mais le Chef qui a blanchi sous les armes, & qui par le nombre des années, n'a rien perdu encore de sa vigueur, ni de son courage, ayant mis le premier la main à l'œuvre, a si bien animé les soldats par son exemple, que le fort a esté heureusement achevé le mois d'Octobre, au jour de Sainte Te-

rese, d'où il a tiré son nom.

De ce troisiéme fort de Sainte Terese on peut aller commodément jusqu'au lac de Champlain, sans rencontrer aucuns rapides, qui puissent arrester les batcaux.

Ce lac, aprés soixante lieuës de longueur, aboutit enfin aux terres des Iroquois Annieronnons. C'est là que l'on a dessein de bastir encore dés le Printemps prochain, vn quatriéme fort, qui dominera dans ces contrées, & d'où l'on pourra faire des sorties continuelles sur les ennemis, s'ils ne se rendent à la raison.

Nous donnerons à la fin du chapitre suivant, le Plan de ces trois forts, avec la Carte du païs des Iroquois, que l'on n'a point encore veuë; aprés avoir remarqué quelques particularitez de ces Peuples, qui nous traversent depuis si

long-temps, pour n'avoir jamais esté bien attaquez.

CHAPITRE V.

Du pais des Iroquois, & des chemins qui y conduisent.

Il faut sçavoir que les Iroquois sont composez de cinq Nations, dont la plus voisine des Hollandois, est celle d'Anniegué, composée de deux ou trois bourgades, qui contiennent environ trois à quatre cens hommes, capables de porter les armes.

Ceux-cy nous ont toûjours fait la guerre, quoy qu'ils ayent quelquefois fait semblant de demander la paix.

Tirant vers l'Occident, à quarante-cinq lieuës de chemin, se trouve la seconde Nation, que l'on

appelle Onnejoue, qui n'a pour le plus, que cent quarante hommes de guerre, & n'a jamais voulu entendre à aucuns pourparlers de paix: au contraire a toûjours brouillé les affaires, lorsqu'elles sembloient s'accommoder.

A quinze lieuës vers le Couchant, est Onnontagué, qui a bien trois cens hommes. Nous y avons esté autrefois receus comme amis, & traitez en ennemis. Ce qui nous obligea de quitter ce poste, où nous avons demeuré deux ans, comme au centre de toutes les Nations Iroquoises, d'où nous avons publié l'Evangile à tous ces pauvres peuples, assistez d'vne garnison de François, envoyez par Monsieur de Lauson, alors Gouverneur de la Nouvelle France, pour prendre possession de ces contrées, au nom de sa Majesté.

A vingt ou trente lieuës de là, vers le Couchant encore, est le bourg d'Oïogoüen, de trois cens hommes de guerre; où nous avons eu vne Mission qui formoit vne petite Eglise, remplie de pieté, au milieu de cette barbarie, l'année 1657.

Vers les extremitez du grand lac, qui s'appelle Ontario, est placée la plus nombreuse des cinq Nations Iroquoises, appellée Sonnontoüan, qui contient bien douze cens hommes, dans deux ou trois bourgades, qui la composent.

Ces deux dernieres Nations ne nous ont jamais fait la guerre ouvertement, & se sont toûjours conservées comme neutres.

Toute cette estenduë de païs, est partie au Midy, partie au Couchant des habitations Françoises, à cent, & cent cinquante lieuës.

Ce païs eſt pour la pluſpart fertile, chargé de beaux bois, entre autres de foreſts entieres de chaſtaigniers & de noyers, entrecoupé de quantité de lacs, & de rivieres tres-poiſſonneuſes.

L'air y eſt tempeté, les ſaiſons reglées comme en France; & la terre, en divers endroits, capable de tous les fruits, que portent la Touraine & la Provence.

Les neiges n'y ſont pas hautes, ni de longue durée. Les trois Hivers, que nous y avons paſſé parmy les Onnontagueronnons, ont eſté doux, en comparaiſon des Hivers de Quebec, où les neiges couvrent cinq mois la terre, & ont trois, quatre & cinq pieds de hauteur.

Comme nous habitons la partie Septentrionale de la Nouvelle France, & les Iroquois la Meridionale, il ne faut pas s'eſtonner ſi leurs ter-

res

res ſont plus agreables & plus capables d'eſtre cultivées, & de porter de meilleurs fruits.

Il y a deux rivieres principales, qui conduiſent aux Iroquois; l'vne, à ceux qui ſont vers la Nouvelle Hollande, & c'eſt la riviere de Richelieu, dont nous parlerons peu aprés; l'autre, mene aux autres Nations, qui ſont plus éloignées de nous, montant toûjours noſtre grand fleuve de Saint-Laurent; lequel au deſſus de Montreal, ſe coupe comme en deux branches; dont l'vne mene au païs ancien des Hurons, l'autre à celuy des Iroquois.

C'eſt vne des plus conſiderables rivieres que l'on puiſſe voir, ſi on a plus d'égard à ſa beauté, qu'à la commodité: car on y rencontre, preſque par tout, grand nombre de belles Iſles, les vnes grandes, les autres petites: mais toutes chargées

de beaux bois, & pleines de cerfs, d'ours, & de vaches ſauvages, qui fourniſſent abondamment les proviſions neceſſaires aux voyageurs, qui en trouvent par tout ; & quelquefois des troupes entieres de beſtes fauves.

Les rivages de la terre ferme, ſont pour l'ordinaire ombragez de grands cheſnes, & autres bois de haute-futaye, qui couvrent de bonne terre.

Avant que d'arriver au grand lac Ontario, on en traverſe deux autres, dont l'vn ſe joint à l'Iſle de Montreal, & l'autre au milieu du chemin. Il a dix lieuës de long, ſur cinq de large; Il eſt terminé par vn grand nombre de petites Iſles tres-agreables à la veuë ; & nous l'avons nommé le Lac de Saint-François.

Mais ce qui rend cette riviere in-

commode, ce ſont les cheutes d'eau, & les rapides, qui continuënt preſque l'eſpace de quarante lieuës, à ſçavoir depuis Montreal, juſqu'à l'entrée de l'Ontario; n'y ayant que les deux lacs, dont j'ay parlé, dont la navigation ſoit facile.

Lors que l'on ſurmonte ces torrens, il faut ſouvent deſcendre du canot, pour marcher dans la riviere, dont les eaux ſont aſſez baſſes en ces endroits-là, principalement vers les rivages.

On prend le canot à la main, le traiſnant aprés ſoy: d'ordinaire deux hommes ſuffiſent, l'vn à la pointe de devant, l'autre à la pointe de derriere; & comme le canot eſt tres-leger, n'eſtant que d'eſcorce d'arbres, & qu'il n'eſt pas chargé, il coule plus doucement ſur l'eau, ne trouvant pas grande reſiſtance.

Quelquefois on eſt obligé de

mettre le canot à terre ; & de le porter quelque temps, vn homme devant, & l'autre derriere ; le premier portant vne des pointes du canot sur l'espaule droite ; & le second portant l'autre pointe sur la gauche. Ce que l'on est obligé de faire ; soit lors qu'il y a des cheutes d'eau, & des rivieres entieres, qui tombent quelquefois à pic, d'vne hauteur prodigieuse ; soit lors que les torrens sont trop rapides ; ou que l'eau y estant trop profonde, on ne sçauroit y marcher, traisnant le canot à la main ; soit lors que l'on veut couper les terres, d'vne riviere à vne autre.

Mais lors que l'on est venu à l'emboucheure du grand lac, la navigation est facile, les eaux y estant paisibles, s'élargissant d'abord insensiblement ; puis environ du tiers, en suite plus de la moitié, & enfin à

perte de veuë; Sur tout aprés que l'on a traverſé vne infinité de petites Iſles, qui ſe trouvent à l'entrée du lac, en ſi grand nombre, & dans vne telle varieté, que les plus experimentez Pilotes Iroquois, s'y perdent quelquefois, & ont bien de la peine à reconnoiſtre les routes qu'il faut tenir, dans la confuſion; & comme dans le labyrinte que forment ces Iſles, qui d'ailleurs n'ont rien d'agreable, que leur multitude. Car ce ne ſont que de gros rochers qui ſortent de l'eau, & qui ne ſont couverts que de mouſſe, ou de quelques ſapins, & autres bois ſteriles, dont les racines prennent naiſſance dans les fentes de ces rochers, qui ne peuvent fournir d'autre aliment, & d'autre humeur à ces arbres ſteriles, que ce que les pluyes y peuvent apporter.

Aprés qu'on s'eſt tiré de ce triſte

ſejour, on découvre le lac, qui paroiſt comme vne mer ſans Iſles, & ſans riue : où les barques & les navires peuuent voguer, d'vn bout à l'autre, auec toute aſſeurance : en ſorte que la communication ſeroit facile, entre toutes les Colonies Françoiſes que l'on peut eſtablir ſur les bords de ce grand lac, qui a plus de cent lieuës de long, ſur trente ou quarante de large.

C'eſt de ce lieu-là, que l'on peut ſe rendre, par diuerſes riuieres, à toutes les Nations Iroquoiſes, excepté à celle des Annieronnons, dont le chemin eſt par la riuiere de Richelieu, de laquelle nous pouuons bien dire deux mots, puiſque c'eſt ſur elle, que nos troupes ont desja fait les trois forts dont nous auons parlé.

Elle ſe nomme la riuiere de Richelieu, à cauſe du fort du meſme

nom, qui y fut basti, à son emboucheure, au commencement des guerres; & qui a esté rebasti tout de nouveau, pour s'asseurer de l'entrée de cette riviere.

Elle porte aussi le nom, de la riviere des Iroquois, parce que c'est le chemin qui y conduit; & que c'est par là que ces Barbares nous venoient plus ordinairement attaquer.

Le lit de cette riviere est large presque par tout, de cent, & cent cinquante pas; quoy qu'à son emboucheure, elle soit vn peu plus estroite; ses bords sont revestus de beaux pins, parmy lesquels on marche aisément. Comme en effet, cinquante de nos hommes, y ont fait à pied, par terre, prés de vingt lieuës de chemin, depuis l'entrée de la riviere, jusques au Sault, que l'on nomme ainsi, quoy que

ce ne ſoit pas proprement vne cheute d'eau, mais ſeulement vn courant impetueux, remply de rochers, qui en arreſtent le cours, & en rendent la navigation preſque impoſſible, pendant trois quarts de lieuës; l'on pourra neantmoins avec le temps en faciliter le paſſage.

Pour le reſte de la riviere, elle a du commencement vn fort beau fond, on y rencontre juſqu'à huit Iſles, avant que d'arriver au baſſin, qui eſt au pied du Sault.

Ce baſſin eſt comme vn petit lac, d'vne lieuë & demie de tour, profond de ſix & huit pieds; où la peſche eſt tres-abondante, preſque en toutes les ſaiſons.

A main droite de ce baſſin, en montant, ſe voit le fort de Saint-Louïs, baſti tout fraiſchement en ce lieu, qui eſt tres-avantageux

pour le deſſein que l'on a ſur les Iroquois ; puiſque la ſituation le rend preſque imprenable, & le fait dominer ſur toute la riviere.

Aprés qu'on a paſſé les rapides du Sault, qui durent prés de trois lieuës ; on voit le troiſiéme fort, qui termine tous ces rapides : Car l'on trouve en ſuite la riviere tres-belle, & fort navigable, juſqu'au lac, dit de Champlain, vers les extremitez duquel on entre ſur les terres des Iroquois Annieronnons.

CHAPITRE VI.

Iournal du second voyage d'vn Pere de la Compagnie de IESVS *au lac de Saint Barnabé.*

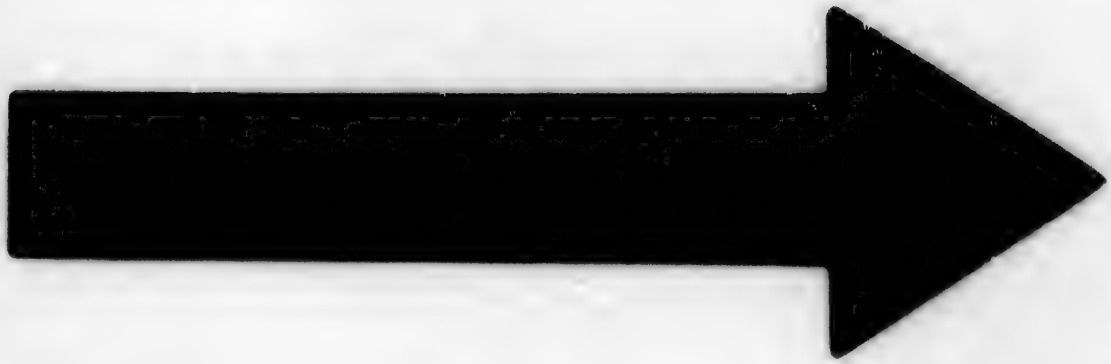
LE Pere Henry Nouvel, premier Pasteur de cette Eglise naissante, qu'il avoit formée l'année passée, s'estant disposé pour l'aller cultiver cét Esté dernier, s'embarqua avec quelques François, & se rendit heureusement à l'entrée de la riviere Manicoüagan, dans le mois de Iuin.

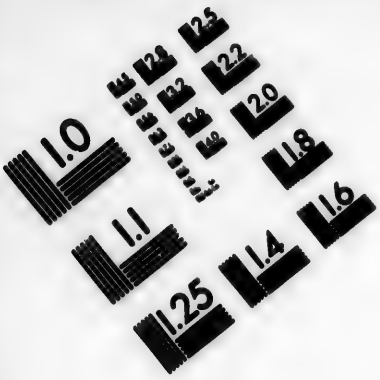
Les Papinachois, qui les devoient attendre à Tadoussac, ayant esté obligez d'en partir plustost qu'ils ne pensoient, estoient desja retirez dans les terres ; ce qui obligea nos François de tenter quasi l'impossible, ayant entrepris, sans guide, &

ſans ſecours des Sauvages, de monter par vne riviere tres-dangereuſe, par des courans d'eau, des abiſmes & des precipices effroyables.

Ils eſtoient comme égarez, dans ces foreſts afreuſes, & ne laiſſerent pas neantmoins, aprés que le Pere eut dit la Sainte Meſſe, ſur vn arbre renverſé de vieilleſſe, de pourſuivre genereuſement leur entrepriſe, & de porter, meſme vne demie-lieuë, le canot qui les avoit portez, par des chemins tres-difficiles, chargez de leur bagage.

Enfin ils apperceurent quelques marques peintes ſur le tronc des arbres, par des Sauvages qu'ils cherchoient, & qui depuis peu avoient paſſé par là. A cette rencontre ils eſperent d'en avoir bien-toſt des nouvelles, & tirent quelques coups de fuſil, en divers endroits de la riviere; afin qu'on leur réponde, &





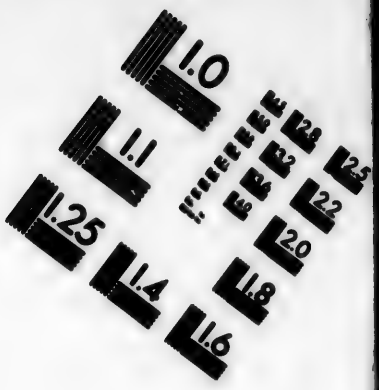
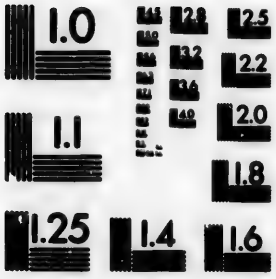
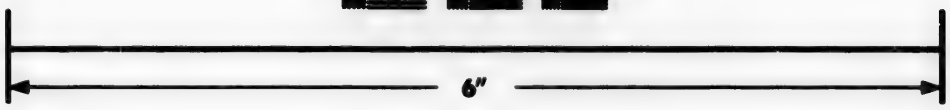


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

qu'on ſçache qu'ils ne ſont pas loin. Ils furent entendus, & bien-toſt aprés, ils apperçoivent avec joye, vn petit canot de Sauvages, qui leur venoit à la rencontre. Le ſalut qu'ils luy firent à l'abord, fut de remercier Dieu de part & d'autre, de les avoir ſi bien conduits : en ſuite ils rament fortement vers le lieu du cabanage, où le Pere & les François furent receus, avec des teſmoignages d'affection extraordinaires.

Le Pere ayant deſiré de paſſer outre, pour trouver vne plus grande compagnie, dans le lac de Saint-Barnabé ; les hommes ſe joignirent à luy, pour faire ce voyage ; & ils partirent dés le lendemain, laiſſant les femmes & les enfans, en vn endroit aſſez avantageux pour la peſche, où ils attendroient leur retour.

Le 23. de Iuin, veille de Saint

Iean Baptiſte, le Pere, & deux François qui eſtoient dans ſon canot, firent naufrage, d'où ils ſe ſauverent d'vne maniere ſurprenante. En traverſant la riviere, ils ſe voyoient emportez par le torrent, dans vn abiſme; & comme ils ne ſongeoient qu'à éviter ce danger, ils tomberent dans vn autre, le canot ayant verſé tout à fait. Desja le courant les emportoit bien loin; lors que l'vn des deux François ayant atteint le canot renverſé, l'autre le joignit à meſme temps. Ils ſe mirent tous deux, ſur les deux Bouts du canot, afin de le tenir ferme par le contrepoids: autrement, ſi l'vn euſt laſché priſe, l'autre auroit enfoncé en l'eau: & comme ſi vn Ange du Ciel euſt conduit le roulement du Pere, que le torrent emportoit, il fut aſſez heureux pour ſe joindre auſſi d'vne main, à la barre du milieu du canot

qu'il faisit en passant ; en sorte qu'ils demeurerent tous trois dans cét equilibre plus d'vn quart d'heure, en vn continuel danger de mort, jusqu'à ce qu'vn autre canot de François, qui suivoit le premier, eust eu le temps de l'approcher ; non pas pour oser le joindre dans ce rapide, car ils se seroient exposez au mesme danger ; mais dans vne distance assez raisonnable, pour leur donner secours ; leur jettant de loin vne corde, qu'vn des Compagnons du Pere saisit avec les dents, n'osant se desgager les mains du canot.

Ils furent ainsi delivrez de ce danger, & attribuerent cette miraculeuse delivrance, à la sainte Famille de IESVS, Marie, Ioseph, qu'ils invoquerent de tout leur cœur, avec vne confiance & vne presence d'esprit, qui ne pouvoit venir que du Ciel. Le Pere nous ayant asseuré,

que pendant tout le temps de ce naufrage, roulant dans les eaux de ce rapide, qui l'alloient abiſmer, il ſe diſpoſoit à la mort, avec tant de repos d'eſprit, & par des actes ſi conformes à ce temps-là; qu'il ne ſouhaiteroit point d'autres diſpoſitions dans ſon cœur, ni des ſentimens de Dieu plus aimables, lors qu'il ſera actuellement à l'heure de la mort, que ceux dont tout ſon cœur eſtoit alors remply.

Le Pere attribuë pareillement à vne Providence toute particuliere de Dieu, de ce qu'vn quart-d'heure avant ce naufrage, vn de ſes Compagnons, à ſon inſceû, avoit mis dans vn autre canot, & ſa chapelle & ſes eſcrits, qui eſtoient ſon vnique threſor. Dieu ayant voulu par ce moyen, leur laiſſer cette conſolation, de pouvoir celebrer la Meſſe le reſte de leur voyage: & n'ayant

pas voulu ravir au Pere, ſes eſcrits d'vne langue ſauvage, qu'il prefere à toutes les ſciences du monde ; puiſqu'il plaiſt à Dieu de l'employer à la converſion de ces Peuples.

Tandis que nos François combattoient avec ces torrens; les Sauvages qui avoient pris le devant, aprés les avoir long-temps attendus, & ne les voyant point paroiſtre, apprehenderent quelque malheur. Ils retournerent ſur leurs pas; & trouverent le Pere, avec ſes Conipagnons, ſur vne petite Iſle, qui ſe ſecheoient à la faveur d'vn beau Soleil. Ayant appris & leur naufrage, & le lieu où leur canot avoit tourné, ils leur dirent que c'eſtoit vne protection manifeſte de Dieu, de ce qu'il les avoit conſervez; pluſieurs canots Sauvages y ayant tres-ſouvent pery, quoy qu'ils ſoient excellens canoteurs, & qu'ils nâgent comme

comme des poiſſons en l'eau. Mais Dieu ſans doute aſſiſte ceux, qui mettent en luy leur confiance, & qui n'ont point d'autre deſir que de luy plaire, & de procurer ſa gloire.

Ils continuerent leur voyage, & aprés quelques jours de fatigue, ils arriverent à vn deſtour de riviere, où la Providence de Dieu leur préparoit depuis long-temps vn rafraiſchiſſement de poiſſon. Les Sauvages y ayant tendu leurs retz, prirent quantité de grands broſchets.

Peu de jours aprés, ils firent rencontre d'vn lieu, où vn Orignac avoit couché le ſoir d'auparavant; ils y cabanerent, & les Sauvages ayant ſuivi ſes piſtes, le tuerent environ à demie-lieuë de là, dans les bois. Voilà comme Dieu a ſoin de ſes ſerviteurs, & les ſçait ſervir en chair & en poiſſon.

Ce qui reſtoit du voyage eſtoit le plus faſcheux: Ils arreſtent quelque temps en ce poſte, ils y tiennent conſeil; & la concluſion fut, qu'vne partie des François & des Sauvages demeurant en cét endroit, le Pere, avec l'autre partie, monteroit juſqu'au lac de Saint-Barnabé, pour y viſiter ſes Neophytes, les inſtruire, & conferer avec eux, ſur le ſujet de l'hivernement qu'il pretendoit faire à deux bourgades, dont ils luy avoient parlé il y avoit vn an.

On met donc le canot à l'eau, & enfin aprés trois jours de fatigue, le Pere, & ceux qui l'accompagnoient, arriverent heureuſement au lac. A peine eſtoient-ils à l'entrée, qu'ils deſcouvrent des canots, qui leur viennent au devant.

C'eſtoit vn Capitaine du lac, qui ayant eſté averti, par vn canot qui

avoit gagné le devant, venoit avec tous ceux de sa famille, pour accueillir le Pere, & pour luy dire l'estat où toutes choses estoient.

Il y a dix jours, dit-il au Pere, qu'vne partie des Papinachois, & tous les Oucheſtigoüek, ausquels tu donnas le Bapteſme l'année passée, en ce lac, en sont partis. Ils t'ont attendu, jusqu'à ce que ceux qui sont venus du grand fleuve de Saint-Laurent, les ont asseuré, que ni toy, ni aucun des François ne viendroit cette année. Le Capitaine Oumamiois, à qui le François qui t'accompagnoit fit des presens, pour porter aux Sauvages de la Mer du Nord, n'a point paru icy, & peut-estre il ne paroistra qu'en Hiver, ou au Printemps prochain. Ie suis marry, adjousta-t-il au Pere, de ce que tu ne vois pas icy tous ceux que tu desirerois y trouver,

pour les instruire ; & de ce que les François qui t'accompagnent, n'y auront pas toute la satisfaction qu'ils esperent.

Le Pere interrogea plus à loisir ce Capitaine, si passant plus outre, ils ne pourroient pas rencontrer les Oucheſtigoüeks, pour aller en leur compagnie aux deux bourgades, où il seroit bien-aise d'hiverner. Tu ne peux pas les rencontrer, respond le Capitaine ; ils sont bien loin d'icy, dispersez en divers endroits faisant leur chasse aux Outardes : & d'ailleurs je n'ay personne propre pour t'y accompagner.

Cette impossibilité de passer outre, arresta le Pere ; qui aprés avoir instruit & confessé ces bons Neophytes, au nombre de vingt, s'en retourna au poste, où les François & les Sauvages attendoient de ses nouvelles. C'est vne douce consola-

tion, à vn homme qui connoiſt ce qu'a couſté à IESVS CHRIST le ſalut des ames, d'en trouver quelques-vnes pour les conduire au Ciel: & n'y en euſt-il qu'vne ſeule au milieu de la Barbarie, à gagner pour le Paradis, c'eſt vne riche recompenſe de toutes les fatigues que l'on y peut ſouffrir.

On deſcend bien plus aiſément, & plus viſte, cette grande riviere, qu'on ne l'a monté. Le Pere, avec ceux qui l'accompagnoient, arriverent en vn jour au poſte, où ils avoient laiſſé les François & les Sauvages; & tous de compagnie, arriverent en deux autres jours au cabanage où ils avoient laiſſé les femmes & les enfans.

Ils n'arreſterent là qu'vn jour: & Dieu ne laiſſa pas de donner la conſolation au Pere, d'y baptizer vn petit enfant nouveau nay, & d'y con-

feſſer ceux qui ne s'eſtoient pas confeſſez.

De-là, on arriva dans vn jour & demy, ſur les rivages du grand fleuve de Saint-Laurent; mais non pas ſans courir grand riſque; le canot du Pere, & celuy de quelques Sauvages ayant penſé perir par vn ſecond naufrage, dans vn rapide dangereux; mais ils furent delivrez par vne protection du Ciel particuliere. Tous les jours, ſont des jours de grace & de faveur, pour ceux qui donnent à Dieu leur vie.

Lors qu'ils furent arrivez à l'emboucheure de la riviere, ils dreſſerent vne petite Chapelle ſur vne petite Iſle, afin d'y eſtre plus à couvert des maringonins, ou petites mouches tres-importunes, qui piquent juſqu'au ſang, & dont tous les bois ſont remplis.

En ce lieu-là, les François & les

Sauvages assisterent à la Messe, que le Pere y dit de bon cœur, pour remercier Dieu de son assistance en tout ce voyage.

Le lendemain, les Sauvages qui avoient accompagné le Pere, firent leurs devotions ; & le Pere leur ayant donné à chacun vn Calendrier, où sont marquez les Dimanches & les Festes, pour mieux regler leurs devotions ; ils descendirent tous ensemble, pour faire leur pesche de saulmon, dans vne riviere qui est vne journée plus bas.

En mesme temps le Pere & les François s'embarquerent dans vne Biscayonne, & arriverent en deux jours, à l'entrée de la riviere de Piribisticou, où vn vent contraire les arresta.

Ce fut là, où toutes les fatigues du Pere furent abondamment essuyées, par la consolation qu'il receut, à la

voyé d'vne famille de Papinachois, que la Providence de Dieu luy fit rencontrer. Le Chef, qui en avoit la conduite, & qui avoit esté instruit dés l'année precedente par le Pere, luy ayant promis qu'il se trouveroit sur le bord du grand fleuve, avec sa femme & ses enfans, pour y recevoir le Baptesme, s'acquita parfaitement de sa promesse.

Il rendit compte au Pere, des instructions qu'il luy avoit données; il l'asseura qu'il s'estoit toûjours servi de la priere, qu'il luy avoit enseignée; & qu'il n'avoit point eu recours à ses superstitions, sinon en vne seule rencontre: mais qu'il en estoit bien marry; Qu'il avoit vne grande apprehension de tomber dans ces feux cachez au milieu de la terre; Qu'il se portoit de tous les desirs de son cœur, pour ce beau lieu, où Dieu recompense à jamais, ceux

qui luy ont obeï en cette vie.

Aprés vne suffisante instruction, luy, sa mere, sa femme, & quatre de ses enfans, furent baptizez solemnellement, dans vne petite Chapelle, que les François dressérent avec beaucoup de zele, estant bien-aises de cooperer à cette bonne œuvre; & connoissans tous que Dieu ne les avoit preservez des dangers de la mort, dans lesquels ils s'estoient trouvez, qu'à la consideration de ces pauvres Sauvages, ausquels il vouloit faire misericorde par leur moyen, les ayant obligez de faire quelque sejour en ce poste, par la violence d'vn vent contraire.

Ces bons Neophytes assisterent avec beaucoup de devotion, à la Messe qui y fut celebrée tous les jours: en suite dequoy, Dieu donnant vn vent favorable, ils arrive-

rent en peu de temps à Tadouſſac, & de-là, à Quebec, le jour de Sainte Anne, qu'ils avoient choiſie, pour vne des Patrones du voyage.

CHAPITRE VII.

Guerre des Iroquois. Leur victoire, & leur défaite au Lac de Piagouagami.

QVELQVE diſgrace que l'Iroquois reçoive, il ſera toûjours le meſme; c'eſt-à-dire, ſuperbe & cruel, juſqu'à ce qu'on l'ait entierement abbatu. Les dernieres humiliations, qui luy ſont arrivées les années paſſées, ne luy ont pas fait perdre l'envie d'aller chercher du coſté du Nord, des peuples à maſſacrer. Voicy ce que nous en ſçavons d'aſſeuré.

Cent Iroquois, partie Annieron-

nons,& partie Onnontagueronnons, ayant resolu d'aller en guerre, partirent de leur païs, environ au milieu de l'Hyver. Pour mieux reüssir dans leurs desseins, ils se diviserent en trois bandes, & chacune prit son quartier. Trente vont vers le païs des Mistasiriniens. Trente autres viennent au lac de Piagouagami. Nous n'avons pas bien sceû l'endroit où les autres estoient allez. Quoy qu'il en soit: voicy le succés de la guerre de ceux qui estoient aux environs du lac Piagouagami.

Ces trente, commandez par deux Chefs, aprés avoir tué en deux endroits cinq hommes, & fait vne femme prisonniere; comme ils ne sçavoient pas bien le païs, s'en firent faire la description par cette femme captive: qui aprés le leur avoir montré, avec trop de simplicité, n'eut pour toute recompense,

qu'vn coup de hache ſur la teſte, dont elle mourut ſur la place.

Ces Barbares, aprés avoir ſacrifié à leur rage, cette pauvre victime, deſcouvrirent les piſtes de ceux du lac; qui ayant eu quelque crainte des Iroquois, s'eſtoient renfermez dans vne paliſſade de pieux, au nombre de quarante-cinq, avec leurs femmes & leurs enfans: quelques-vns neantmoins ne laiſſerent pas de s'écarter, pour vivre de leur chaſſe; & de deux jeunes hommes, qui reſtoient dans les bois, il y en eut vn qui tomba entre les mains des ennemis.

Ils s'attendent, qu'ayant fait ce priſonnier, il ne ſera pas ſeul: en effet, les piſtes des Iroquois ayant eſté deſcouvertes par vn jeune Montagnets, qui eſtoit ſorti du fort, il retourna ſur ſes pas, & en donna l'alarme à ſes compatriotes.

A cette nouvelle, quatorze des plus braves sortent pour reconnoître l'ennemi. Mais ils furent bientost investis, & attaquez de toutes parts. Les Iroquois plus forts en nombre, en tuënt quatre d'abord, & en font trois captifs; Nos gens toutefois se deffendent avec courage, en tuënt deux sur la place, & en blessent quelques autres.

Les sept Montagnets qui restoient, se retirent dans leur palissade, & ne pensent qu'à se fortifier; tandis que l'Iroquois estonné du courage des nostres, prend dessein de s'en retourner en haste, avec ses quatre captifs.

Ils nâgent fortement deux jours entiers; mais les nuits, qui donnent le repos à tous les hommes, sont employées pour brûler impitoyablement nos Captifs. Ils commencent par leur couper à chacun vn

poulce, afin qu'ils ne puiſſent ſe délier, & continuënt ſur eux leurs autres cruautez.

Mais Dieu touché ſans doute, des prieres ferventes, que luy adreſſoient nos pauvres affligez, rompit les liens à vn, qui s'eſtant eſchapé heureuſement de ſa captivité, fut le liberateur des autres, & la cauſe de la victoire que les vaincus emporterent ſur les victorieux.

Ce Captif portant ſon courage avec ſoy, ſe rendit dans cette paliſſade, d'où ſes compagnons n'oſoient ſortir, crainte de l'ennemi: il leur fait eſperer vne victoire glorieuſe, les ayant animez à le ſuivre, où ils les conduiroit.

Ils ſe jettent dans leurs canots, avec reſolution de bien combatre. Ils arrivent en quatre journées, au lieu où les Iroquois avoient abordé devant eux, & par où ils eſtoient

rentrez dans le bois. Nos gens suivent les pistes, & enfin descouvrent l'ennemi dans vne espece de reduit, où ils s'estoient assez fortement cabanez. Ils prennent le dessein de faire leur attaque, dés le poinct du jour du lendemain.

Ce fut pour lors que ces bons Chrestiens ayant fait leur priere, pour commencer par là leur combat, se ruerent sur les Iroquois, & forcerent cette palissade avec tant de succés, que dix-huit y demeurerent sur la place, deux femmes furent faites prisonnieres, & leur trois compagnons qui estoient tombez entre les mains de l'ennemi, furent heureusement delivrez.

Nos Chrestiens Montagnez ne perdirent en cette rencontre, que deux hommes, quoy que les Iroquois eussent fait deux descharges de fusil sur eux.

Tous les Iroquois y furent ou tuez, ou blessez ; à la reserve d'vn seul, qui ayant pris la fuite dés le commencement de l'attaque, sembla n'avoir resté, que pour aller porter la nouvelle de leur défaite dans le païs des Iroquois.

La protection de Dieu sur ces trois prisonniers, que les Iroquois emmenoient, est bien considerable. C'estoient trois jeunes Chrestiens, de quinze à seize ans, que les ennemis tenoient liez & garottez d'vne façon estrange.

Lors que le choc commença, les trois Iroquois qui avoient la garde particuliere de ces trois prisonniers, coururent droit à eux, pour leur casser la teste : car c'est ainsi qu'ils en vsent pour l'ordinaire.

Le premier, voulant donner le coup de hache sur la teste de son captif

captif, eſt tué dans ce meſme moment, d'vn coup de fuſil, qui ſauva la vie au Chreſtien, & qui donna la mort à l'Infidele.

Le ſecond captif, voyoit desja rabatre le coup de hache ſur ſa teſte, lors qu'vne fleche que la Providence de Dieu conduiſoit pour le delivrer, perça d'outre en outre celuy qui l'alloit aſſommer.

Vn autre ſemblable accident delivra le troiſiéme; & ce ne pouvoit eſtre ſans vne faveur particuliere du Ciel, que les balles & les fleches, eurent ce ſemble du reſpect pour ces trois jeunes Chreſtiens, qui voyoient de tous coſtez les Iroquois tomber roides morts à leurs pieds, ſans qu'aucun coup portaſt ſur eux.

Nous avons tout ſujet de croire, que cette aimable protection de Dieu, & ſur ces trois captifs Chré-

tiens, & ſur ceux qui les delivrerent ſi heureuſement, avec tant de courage, fut vne recompenſe de leur pieté : car jamais ils n'avoient manqué tout l'Hyver de faire leurs prieres, matin & ſoir, & de garder les jours de Feſtes, qu'ils diſtinguoient par le moyen de leur petit Calendrier, où ils eſtoient tous marquez : Ils ne manquoient pas de s'aſſembler ces jours-là, pour dire devotement leur Chapelet, & chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques ſpirituels, comme ſi quelqu'vn de nos Peres, qui les avoient inſtruits, y eut aſſiſté.

CHAPITRE VIII.

De quelques merveilles arrivées depuis peu.

VN jeune garçon, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, nommé Iean Adam, estoit avec son maistre dans les bois, le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge. Il se sentit tout d'vn coup frapé d'vne grande douleur aux yeux: en suite de laquelle, comme la veuë luy diminuoit de jour en jour, il prit les remedes ordinaires. Mais le mal empirant toûjours, il eut recours à Dieu, & fit vne neuvaine à Sainte Anne, avec promesse d'aller en pelerinage à son Eglise, qui est à six lieuës de Quebec, celebre pour les graces, que la divine Majesté y

a voulu operer en faveur de cette grande Sainte.

Ce jeune homme ne ſentit toutefois aucun ſoulagement : au contraire l'aveuglement ſe formoit toûjours davantage. Ce qui l'obligea de faire vne ſeconde neuvaine, en l'honneur de Noſtre-Dame de Laurette, s'engageant par vœu d'y faire quelque jour vn pelerinage de devotion. Il pria vn de nos Peres, ſon Confeſſeur, de ſe joindre à luy, pour obtenir de Dieu la gueriſon de ſon aveuglement.

Son maiſtre le mena en canot, pour accomplir ſon premier vœu, dans l'Egliſe de Sainte Anne ; Ce bon jeune homme ne pouvant ſe conduire luy-meſme, car ſon aveuglement eſtoit entierement formé.

Vn bon Preſtre, qui a le ſoin de cette Parroiſſe, ſe ſentit inſpiré de reciter ſur cét aveugle, l'Evangile,

avec l'eſtole, ſelon la couſtume de l'Egliſe. Pendant le peu de temps qu'il dit cét Evangile, l'aveugle vit par trois diverſes fois, comme trois éclairs, à la faveur deſquels il recouvra la veuë; mais par trois momens ſeulement: pendant leſquels il vit tres-clairement toute l'Egliſe, & tout ce qui y eſtoit. Aprés quoy il retomba dans ſon aveuglement. Mais il conceut par vne lumiere interieure, que ces trois éclairs paſſagers, par leſquels il avoit veû tout ce qui eſtoit dans l'Egliſe, luy marquoient qu'au bout de trois jours, il recouvreroit entierement la veuë, & qu'il ſeroit parfaitement gueri. En effet, il en conceut deſlors vne ferme eſperance, & aſſeura ceux qui eſtoient avec luy, qu'il ne luy reſtoit plus que trois jours, pour achever la ſeconde neuvaine, qu'il faiſoit en l'honneur de Noſtre-

Dame de Laurette, qui obtiendroit sa guerison.

Le neufiéme jour estant venu, lors que son Confesseur disoit la Messe à son intention, au temps de la consecration de la tres-Sainte Hostie, il se sentit frapé dans les yeux, comme de deux pointes de fer, qui luy firent porter aussi-tost les mains aux yeux; & en les retirant, il apperceut le Prestre qui élevoit l'Hostie, pour la faire adorer au peuple: de sorte que les miracles invisibles, qui se font au moment de la consecration, furent accompagnez en cette Messe, de ce miracle visible & sensible. Car desiors cét aveugle recouvra la veuë, dans sa perfection: & la Messe achevée, où il n'avoit pû venir, qu'avec le secours d'vn guide & d'vn baston, il s'en retourna sans aide de personne, & sans baston, & voit depuis ce

temps-là, plus clair qu'il n'avoit jamais veû.

A l'occasion de ce miracle, je ne sçaurois omettre ce qui s'est passé au fort de Richelieu, par vne protection particuliere de la Sainte Famille, IESVS, Marie, & Ioseph.

Lors qu'on travailloit à ce fort, vn des Lieutenans faisant la ronde, & estant allé visiter vn corps-de-garde, qui estoit avancé environ la portée de deux fusils, se souvint qu'il n'avoit pas assisté le soir aux prieres ordinaires, où l'on a coustume de reciter de compagnie, vn petit Chapelet, en l'honneur de la Sainte Famille, IESVS, Marie & Ioseph. Pour s'aquiter de ce petit devoir de devotion envers cette Sainte Famille, il se retira à l'escart dans le bois, à huit ou dix pas de la sentinelle; où s'estant mis à genoux parmy quelques arbrisseaux qui le cachoient,

il commença ce petit Chapelet, le plus devotement qu'il luy estoit possible: lors que le soldat qui estoit en faction, s'estant apperceu de quelque chose dans ces broussailles, & s'estant figuré que c'estoit vn Iroquois, tire dessus à brûle-pourpoint, & ne doutoit point qu'il n'eust tué son homme. Mais comme si la balle eust respecté ce serviteur de Dieu, au lieu de luy percer la teste d'outre en outre, elle ne fit que le blesser legerement, Dieu ayant voulu que l'on connut le danger manifeste où il avoit esté, afin de faire connoistre en mesme temps la puissante protection qu'il avoit receuë de la Sainte Famille, & le secours que nous en devons tous attendre, en de pareilles occasions.

I'adjousteray vne chose presque semblable à ce qui arrivoit souvent à Saint Isidore Laboureur, qui

voyoit mener par les Anges la charuë qu'il avoit laissée pour faire sa priere. Ces Esprits bien-heureux voulant bien faire son office, tandis qu'il faisoit le leur.

Vne femme fort vertueuse, se voyant chargée de trois enfans, dont le plus âgé n'a que quatre ans, & d'ailleurs fort éloignée de l'Eglise, estoit fort en peine les jours de Festes, pour faire ses devotions. Elle ne laissoit pas neantmoins de venir à la Chapelle de Saint Iean; & d'assister fort exactement à l'assemblée de la Sainte Famille, quoy que ce fust toûjours avec beaucoup d'inquietude, & de crainte pour ses enfans. Vn jour qu'elle les ayoit laissez endormis à la maison, elle fut bien surprise à son retour, de les voir habillez fort proprement sur leurs lits, qui avoient à desjeuner, de la maniere qu'elle avoit accoû-

tumé de leur donner. Elle demanda à sa fille aisnée, qui les avoit ainsi habillez dans son absence. Cét enfant, qui a bien de l'esprit, pour son âge, ne pût luy dire autre chose, sinon que c'estoit vne Dame vestuë de blanc, qu'elle ne connoissoit point, quoy qu'elle connust fort bien toutes celles du voisinage: qu'au reste qu'elle ne faisoit que de sortir, qu'elle avoit deû la rencontrer en entrant.

Plusieurs personnes ont crû pieusement que la Sainte Vierge avoit voulu guerir elle-mesme les inquietudes de cette bonne femme; & luy faire connoistre qu'elle devoit, aprés avoir pris de sa part les precautions ordinaires pour ses enfans, abandonner le reste à la protection de la Sainte Famille.

Ce qui rend cette opinion probable, est que la mere trouva la por-

te du logis fermée de la meſme maniere, qu'elle l'avoit laiſſé en ſortant; qu'elle ne vit point cette femme veſtuë de blanc, qui ne faiſoit que de ſortir quand elle entroit; que toutes les choſes ſe ſont faites dans l'ordre, qu'elle avoit accouſtumé de les faire elle-meſme; que cela ne peut eſtre attribué à nulle perſonne du voiſinage, ni du païs, que l'on ſçache; que l'enfant eſt dans vn âge peu capable d'vn menſonge de cette nature; & qu'aprés tout, Dieu fait quelquefois en faveur des pauvres, de ſemblables merveilles. Enfin les informations en ont eſté faites tres-exactement, par vn Eccleſiaſtique tres-vertueux; Cette bonne perſonne ſe nomme Marie Haſlé, femme de Ioachim Girard: & cela arriva le 8. de Iuillet 1665.

CHAPITRE IX.

Cruautez exercées sur quelques François, pris par les Iroquois en l'année 1662.

VOICY vne lettre qui nous est tombée entre les mains, touchant le cruel traitement, que quelques François ont receû des Iroquois, depuis deux ans, & dont nous n'avions pas encore de connoissance.

Ie ne change rien, ni aux paroles, ni au stile de la lettre, parce que sa simplicité trouvera plus de creance dans les esprits.

Le 25. du mois d'Aoust de l'année 1662. quatorze François ayant esté inopinément attaquez par les Iroquois, en vne petite Isle proche de

Montreal, s'enfuirent en desordre, sans grande resistance.

Il n'y eut que Monsieur Brignac, avec deux autres François, qui ne prenans pas garde à la fuite de leurs compagnons, se mirent en défense; & Monsieur Brignac tua d'abord le Capitaine des Iroquois.

Aussi-tost l'espouvante les saisit, & voyant leur Capitaine mort, ils prenoient desja la fuite, lors que l'vn d'eux se mit à haranguer les autres, leur disant: Où est donc le cœur & la gloire de nostre Nation? quelle honte que trente-cinq guerriers s'enfuyent devant quatre François?

Cependant, les autres François, qui estoient dans vn bateau, se laissoient emporter au courant de l'eau, essuyant toute la descharge des ennemis, dont les vns furent tuez sur l'heure, & les autres blessez.

Enfin pour revenir aux Iroquois, ayant repris leurs eſprits, ils viennent fondre ſur les François, & bleſſerent à mort vn Eccleſiaſtique, nommé Monſieur Vignal.

Les deux François qui avoient leurs armes mouïllées, furent bientoſt pris avec Monſieur Brignac. Mais celuy-cy fit grande reſiſtance avant que de ſe laiſſer prendre. Il eut le bras caſſé d'vn coup de fuſil, & ne laiſſoit pas de leur preſenter le piſtolet; mais n'ayant pas la force de le tirer, il ſe jetta dans l'eau, & les Iroquois aprés luy; qui l'ayant pris, le traiſnerent ſur les roches, la teſte & le viſage en bas, preſque tout à l'entour de l'Iſle.

Les Iroquois s'embarquerent avec leurs priſonniers, & tous enſemble furent ſe cabaner à la prairie de la Magdeleine, où ils firent vn fort; & prenant le corps du

Sieur Vignal, qui estoit mort, le despouïllerent, & luy enleverent la chair, pour la manger.

Pour les deux autres François, qui n'avoient point de mal, ils furent liez chacun à vn arbre; vn desquels, nommé René, priant Dieu tout-bas, vn Sauvage l'ayant apperceu, luy demanda ce qu'il faisoit; & ce François luy ayant respondu qu'il prioit Dieu, le Sauvage le délia, & luy dit, Prie à ton aise, mets toy à genoux.

Ils passerent ainsi la nuit, dans le fort qu'ils avoient fait; & furent le lendemain jusques au Sault, aprés avoir mangé le corps de ce bon Prestre, & luy avoir enlevé la chevelure.

Aprés ce repas, les Barbares se diviserent. Ceux de la Nation d'Anniegué emmenerent vn François, nommé du Fresne. Ceux de la Na-

tion d'Onnejout, qui estoient en plus grand nombre, emmenerent les deux autres.

Ils furent huit journées par terre. René toûjours chargé comme vn cheval de bagage; & pour la pluspart du temps, tout nud. Monsieur Brignac alloit tout doucement, ne pouvant presque marcher, à cause des blessures qu'il avoit à la teste, aux pieds, & par tout le corps. Ce qui ne l'empeschoit de prier Dieu incessamment.

Aprés avoir chemmé huit jours durant, les deux bandes qui s'étoient separées se reünirent, & se retrouverent en mesme cabanage; faisant grande réjouïssance, & grande chere de leur chasse.

Deux d'entre eux, ayant pris le devant, furent en porter les nouvelles aux bourgades.

Les Iroquois s'estant apperceus que

que René avoit des heures, & qu'il lisoit dedans, luy voulurent couper vn poulce, & luy deffendirent de frequenter davantage le Sieur Brignac, à cause qu'ils prioient Dieu ensemble.

Enfin estant arrivez au bourg de la Nation d'Onnejout, ils despouillerent les deux François, & leur peignirent le visage, à leur façon. C'estoient le Sieur Brignac & René. Alors les ennemis s'estant mis en estat de leur donner la salve, qui consiste à faire passer les prisonniers, comme entre deux hayes, chacun deschargeant sur eux des coups de baston; Vn des anciens s'escria, Tout beau, qu'on s'arreste, qu'on leur face place; & les ayant menez au carrefour de ce bourg, où vn eschafaut estoit preparé, ils y monterent; Puis vn Iroquois prenant vn baston, en frapa sept ou

huit coups sur René, & luy arracha les ongles. Aprés quoy on fit descendre les deux captifs, & on les mena dans vne cabane, où se tenoit le Conseil des anciens.

Toute la nuit se passa à faire chanter les deux prisonniers François; ausquels ils joignirent vn Algonquin, pris chez les Outaoüaks, par vne autre bande.

Vne des cruautez qu'ils exercerent, fut d'obliger ces trois prisonniers de se dire des injures, & de se tourmenter les vns les autres, avec des charbons de feu; les François l'Algonquin, & l'Algonquin les François: Mais ceux-cy n'obeirent pas à ces cruels commandemens; de sorte qu'vn Capitaine ayant veu que les François ne vouloient point faire de mal à l'Algonquin, quoy qu'ils en fussent mal traitez, les fit seoir auprés de luy,

comme pour les mettre en asseurance.

Enfin le Conseil ayant ordonné que les deux François seroient brûlez, la sœur du Capitaine tué par le Sieur Brignac, dit qu'elle vouloit avoir René pour luy tenir la place de son frere deffunt. Vn des vieillards dit que cela estoit raisonnable, & on l'accorda, non toutefois sans peine.

Mais le Sieur Brignac fut brûlé toute la nuit, depuis les pieds jusqu'à la ceinture; & le lendemain ces Barbares continuerent encore à le brûler; & après luy avoir cassé les doigts, estant ennuyez de le brûler, vn d'entre eux luy donna vn coup de cousteau, luy arracha le cœur, & le mangea. Ils luy couperent le nez premierement, puis les sourcils, les levres & les joues.

Parmy toute cette sanglante &

cruelle execution, ce pauvre François ne ceſſa jamais de prier Dieu, pour la converſion de ces Barbares, offrant pour eux-meſmes, toutes les douleurs qu'ils luy faiſoient endurer, & diſant toûjours, Mon Dieu, je vous prie de les convertir: Mon Dieu, convertiſſez-les, repetant toûjours ces paroles, ſans avoir crié pour tout le mal qu'ils luy puſſent faire.

Enfin ces Barbares, aprés l'avoir ouvert, beurent ſon ſang; & l'ayant haché en pieces, le mirent dans la chaudiere, & le mangerent.

René eut la liberté, non ſans crainte pourtant; parce que quelque temps aprés, vne ſedition ſéant émeuë, il y eut vn Iroquois, qui entra dans la cabane où eſtoit noſtre François, le piſtolet bandé à la main, & luy fit vne demande qui luy fit grand peur: car il luy

parla, comme si en nostre langue il eust dit, Qui vive? est-ce le Pere le Moyne, ou le Pere Chaumonot? Alors sa sœur adoptée dit au François, dis Vive le Pere Chaumonot: & cela le sauva dans cette rencontre.

Enfin aprés dix-neuf mois de peine & de fatigue, qu'il eut tantost à la chasse, tantost à la pesche, & pendant sa maladie de la petite verole, qui enleva prés de mille ames, dans le païs des Iroquois; estant à la chasse des petites tourtes, avec les Nations d'Anniegué & d'Onnejout, il luy vint dans la pensée de s'eschaper, & demanda à son camarade le Fresne, qui estoit parmy ceux d'Anniegué, s'il se vouloit sauver. Il luy dit que non. Alors ayant fait complot avec deux autres François du mesme bourg, comme on se preparoit au départ, pour retourner

dans le païs, il demanda vn ſoir à vn des Iroquois, de quel coſté eſtoit le bourg, & par où on alloit aux Hollandois, & combien il y avoit de lieuës; dequoy eſtant inſtruit, il fut marquer vn arbre, pour ſe ſouvenir de la route qu'il faloit tenir, afin d'y arriver.

De fait, le matin eſtant venu, il remarqua l'endroit par où il faloit paſſer pour ſe ſauver, & pendant que tout le monde ſe mettoit en chemin, chacun ſe chargeant des paquets, les trois François prirent vne autre route; & bien-heureuſement, à la faveur du feu, que quelques femmes avoient mis dans les feuïllages qui eſtoient ſur la terre; de ſorte que tout eſtoit reduit en cendre, ou meſme diſſipé, on ne reconnut point leurs piſtes.

Ils cheminerent pendant neuf jours, avant que d'arriver à la Nou-

velle Hollande, ne mangeant pour toute nourriture, que des herbes qu'ils rencontroient; car ils avoient quitté leurs paquets, pour estre plus lestes à courir. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne fussent en grand danger d'estre repris, & par consequent d'estre jettez au feu, sans remission.

Ils ne marchoient que de nuit, & ne laissoient pas pourtant de se jetter, pour ainsi dire, entre leurs mains, passant tantost auprés des cabanes des pescheurs, sans y penser; tantost auprés des chasseurs; tantost de jour se trouvant tout proche d'vne bourgade, tantost de nuit dans le milieu mesme des cabanes.

Ils furent quatre ou cinq fois poursuivis par les Iroquois; & vne fois entre autres, presque toute la jeunesse de la seconde bourgade

d'Anniegué se mit à les poursuivre: d'autres fois ils estoient suivis des guerriers ; & vne autre fois par des gens qui venoient de trafiquer avec les Hollandois.

Aprés plusieurs dangers, ils arriverent enfin chez les Hollandois, sans se faire connoistre, jusqu'à ce qu'ils sceussent s'il y avoit des Iroquois. Comme il ne s'en trouva point pour lors, ils se declarerent pour François, & furent receus à bras ouverts, & menez au Gouverneur du fort d'Orange, qui leur fit tres-bon accueil, les habilla ; & mesme freta vne chaloupe, pour les conduire à Manhate, de peur qu'ils ne fussent découverts des Iroquois, & ensuite enlevez.

De Manhate, ils furent à Bacton, & ayant suivi toute la coste, jusqu'à Quebec, ils furent toûjour fort bien receus : & ainsi se term

na heureusement leur captivité, dans laquelle ils estoient tous les jours en danger d'vne cruelle mort.

Voilà le contenu de la Lettre, qui ne dit pas la moitié des miseres, qu'ont souffert ces pauvres François. Les armes du Roy peuvent-elles estre mieux employées, que pour nous delivrer de la cruauté de ces Barbares?

CHAPITRE X.

Des Cometes & signes extraordinaires qui ont paru à Quebec, ou aux environs.

NOVS ne pretendons pas icy faire vn discours exact de tous les changemens irreguliers des Cometes, qui nous ont paru cette année. Nostre pensée est de rap-

porter ſeulement quelques obſervations, qui pourront peut-eſtre ſervir de fondement aux curieux, pour en tirer quelques nouvelles connoiſſances.

Ce fut le 29. de Novembre de l'an 1664. que l'on commença à remarquer à Quebec, la premiere Comete. Quelques-vns ont dit l'avoir veuë environ le 15. du mois; & d'autres aſſeurent qu'elle parut, meſme avant la Touſſaint.

Le 30. Novembre elle parut encore, de bon matin; mais les nuës la cacherent à noſtre veuë, & à nos ſoins, durant les treize nuits ſuivantes.

Le 14. jour de Decembre, nous viſmes vn peux mieux la Comete environ les trois heures & vn quart, ſans pouvoir faire aucune obſervation entiere, ſa diſtance à l'Eſpy de la Vierge, eſtoit de 22. degrez 30. minutes.

Nous disons icy, ce qui doit estre sceu pour les observations suivantes, que la hauteur du Pole est à Quebec de 46. degrez 44. minutes.

Le 15. Decembre nous prismes la hauteur de la Comete, qui estoit de 23. degrez 30. minutes : & celle d'Arcturus à la Comete 54. degrez 20. minutes. Mais nous ne remarquasmes pas precisément le temps de l'observation. En voicy de plus exactes.

Le 21. Decembre à quatre heures & demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 20. degrez 8. minutes. Celle d'Arcturus, 44. degrez 45. minutes. Son Azimuth à la Comete 69. degrez 20. minutes. La Comete qui estoit pour lors de 164. degrez 58. minutes : & sa declinaison meridionale, de 23. degrez 8. minutes.

Le lendemain 22. Decembre, à

quatre heures & vn quart du matin, la hauteur de la Comete eſtoit de 15. degrez 15. minutes. Celle de l'Eſpy 21. degrez 54. minutes, & l'Azimuth de la Comete à l'Eſpy 38. degrez 22. minutes, l'Eſtoile eſtoit à l'Orient de la Comete; & par conſequent la declinaiſon auſtrale de la Comete eſtoit de 27. degrez 31. minutes: & ſon aſcenſion droite, 162. degrez 51. minutes.

Le vingt-troiſiéme à vne heure & demie du matin, la hauteur de la Comete eſtoit de 6. degrez 36. minutes. La hauteur de Keleb alaſed, ou du cœur du Lion, 47. degrez 15. minutes, & ſon Azimuth à la Comete, 20. degrez 10. minutes. On trouve par le calcul, l'aſcenſion droite de la Comete de 150. degrez 15. minutes, & ſa declinaiſon meridionale, de 30. degrez 27. minutes.

Le vingt-septiéme, à la meſme heure, la diſtance de la Comete à Procyon, eſtoit de 37. degrez 25. minutes; & du cœur du Lion, 50. degrez 30. minutes: & de Sirius, ou du grand Chien, 27. degrez 35. minutes. L'aſcenſion de la Comete eſtoit ce jour-là, de 112. degrez 20. minutes; & ſa declinaiſon meridionale, 21. degrez 21. minutes 36. ſecondes. Ce fut pour lors que la Comete eſtendoit ſa queuë, depuis ſa ſituation juſqu'à l'Eſtoile du grand Chien: & je ne croy pas qu'elle ait guere paru plus grande, que le matin de ce jour-là.

Le dernier jour de l'an 1664. ſur les ſix heures du ſoir, la diſtance de l'eſpaule droite d'Orion à la Comete, eſtoit de 27. degrez, & de l'œil du Taureau, 27. degrez 55. minutes. Pour lors la Comete ne nous paroiſſoit que cheveluë, ſans aucu-

ne apparence de queuë. Selon cette obſervation, l'aſcenſion droite de la Comete eſtoit de 64. degrez, & preſque 57. minutes, ſa declinaiſon meridionale 11. degrez 46. minutes.

Nous advoüerons icy ingenument, que n'ayant pû obſerver la Comete les trois jours precedens, voyant d'ailleurs vn ſi notable changement, tant en ſa figure, qu'en ſa courſe, pour à faix extraordinaire, nous n'euſmes pas beaucoup de difficulté à nous perſuader que c'en eſtoit vne ſeconde.

La meſme nuit, à huit heures & demie du ſoir, la hauteur de l'œil du Taureau eſtoit de 59. degrez 27. minutes. La Comete eſtoit élevée de 21. degrez 35. minutes, & en meſme vertical, l'aſcenſion droite de l'œil du Taureau, eſtoit 64. degrez 10. minutes, & celle de la Comete 62. degrez, 48. minutes, 30.

ſecondes, ſa declinaiſon meridionale, 10. degrez 9. minutes.

Le premier jour de l'an 1665. à neuf heures trois quarts du ſoir, la hauteur de Sirius eſtoit de 22. degrez 27. minutes: & de la Comete, 33. degrez 52. minutes. L'Azimut de Sirius à la Comete 44. degrez 4. minutes: & partant la declinaiſon meridionale de la Comete, eſtoit de 8. degrez 41. minutes; & ſon aſcenſion droite 62. degrez 50. minutes.

Nous laiſſons tout exprés les obſervations faites, le ſecond, le ſept, le onze, treize, quatorze & quinziéme du meſme mois de Ianvier, le vent & le froid exceſſif, ayant jetté le deſordre parmy nos inſtrumens, & n'ayant pas pû les remettre avec toute l'exactitude neceſſaire en ces rencontres.

Le Ciel nous a fait paroiſtre vne

autre Comete, auſſi prodigieuſe en grandeur & en clarté, que la precedente, & qui avoit vne queuë pour le moins auſſi longue. Son cours la faiſoit approcher du Soleil, à qui elle ſervoit d'vne aurore extraordinaire.

Nous nous en apperceuſmes icy le vingt-neufiéme de Mars, Dimanche des Rameaux : Mais le Ciel fut quaſi toûjours couvert, juſqu'au quartiéme d'Avril, où nous remarquaſmes que la Comete eſtoit entre l'Eſtoile de la teſte de Caſſiopée, & vne des plus lumineuſes de ſon eſpaule : & peu s'en faloit qu'elle ne fiſt vne ligne droite avec ces deux Eſtoiles. Sa declinaiſon ſeptentrionale, eſtoit entre 13. à 14. degrez, & ſon aſcenſion droite, 335. degrez.

L'onziéme d'Avril, la Comete eſtoit dans le tropique du Capricorne,

corne, & avoit pour aſcenſion droite, le commencement d'Aries.

Le dix-ſeptiéme, elle formoit vn triangle rectangle, ou vn peu obtus, avec la teſte d'Andromede, & celle du milieu; toutes deux de la ſeconde grandeur. Si on diviſoit la diſtance entre ces deux Eſtoiles, en quatre parties, il y auroit environ trois de ces parties, de celle du milieu juſqu'à la Comete. La premiere Eſtoile d'Aries, la Comete, & celle là meſme de la ſeconde grandeur; qui eſt ſur le bord auſtral de la ceinture d'Andromede, eſtoient preſque en ligne droite, & avoit 25. à 26. degrez de declinaiſon Nord.

Voilà le peu d'obſervations que nous avons faites de la derniere Comete.

Ce n'eſt pas ſeulement du haut du Ciel, que Dieu nous a parlé, par ce langage des Eſtoiles: mais il

s'eſt fait entendre de plus prés; car du Ciel de la Lune, & de la Terre meſme, nous avons veû, oüy & ſenti, des effets extraordinaires de ſa Toute-puiſſance.

Le vingt-ſeptiéme Decembre de l'an 1664. la Lune ſe fit voir, aprés my-nuit, d'vne façon bien ſurprenante; car la moitié eſtoit rouge comme du ſang; & l'autre moitié eſtoit ſi lumineuſe, qu'elle éblouïſſoit les yeux de ceux qui la regardoient.

Le Lundy dix-neufiéme Ianvier de l'an 1665. ſur les cinq heures & trois quarts du ſoir, on entendit vn ſon ſi fort, qui ſortit de deſſous la terre, qu'il fut pris pour vn coup de canon. Ce bruit fut entendu par des perſonnes éloignées de trois & quatre lieuës, les vns des autres: & nos Sauvages, qui ſçavent que l'on ne tire le canon ſur le tard, que pour

advertir, que l'on a descouvert la marche de quelques Iroquois, se retirerent des bois où ils estoient, & vinrent toute nuit nous demander pourquoy nous avions tiré vn coup de canon si terrible.

Environ vn demy-quart d'heure aprés ce bruit, il parut vn globe de feu sur Quebec, qui ne fit que passer, venant des montagnes du Nord, qui rendoit vne si grande lumiere, que l'on voyoit comme en plein jour, des maisons éloignées de Quebec de deux lieuës.

Dans la suite de l'année, on en a veû plusieurs autres semblables, tant à Quebec, qu'au dessous de Tadoussac, & dans le chemin des Trois Rivieres.

Outre les mediocres tremblemens de terre, & des bruissemens frequens dans les costes voisines, la terre a tremblé extraordinairement

à sept ou huit lieuës d'icy; & deux ou trois fois dans vne mesme nuit, avec beaucoup de violence : des François & Sauvages, qui estoient dans les bois, en ont ressenti les violentes secousses.

Le jour de Saint Mathias, aux environs de Tadoussac, & à la Malbaye, les tremblemens de terre y furent si rudes, que les Sauvages & vn de nos Peres qui hyvernoit de ce costé-là avec eux, asseurent qu'ils n'estoient pas moins violens, que ceux qui se firent sentir, icy à Quebec, dans ce fameux tremble-terre qui arriva l'année 1663. Deux François tres-dignes de foy, qui ont parcouru toute cette coste de la Malbaye, ont asseuré que la Relation de l'année 1663. n'avoit exprimé qu'à moitié, les desordres causez par les tremblemens de terre en ces quartiers-là. Peut-estre que ceux de cet-

te année, ont augmenté ce ravage épouventable.

Le quinziéme d'Octobre 1665. à neuf heures du soir, la terre trembla, faisant puissamment craquer l'ardoise de nostre maison. Ce tremble-terre fut precedé d'vn bruit, que ne feroient pas deux cens pieces de canon, & dura environ vn *Miserere*.

CHAPITRE DERNIER.

Quelques circonstances sur l'arrivée des vaisseaux du Roy, portans le Regiment de Carignan-Salieres.

LE 17. & 19. de Iuin 1665. arriverent à Quebec deux vaisseaux partis de la Rochelle, avec quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Salieres: tous les soldats estant debarquez en bonne santé, il falut

passer d'vn gros vaisseau, dans de petits bateaux de planches, faits à dessein pour pouvoir estre traisnez dans les rapides, & les courans d'eau, & estre portez par terre au dessus du Saut de Richelieu, au dessous duquel ces quatre Compagnies sont fait vn fort, comme nous avons dit au chapitre quatriéme.

Le 30. du mesme mois, parurent de loin deux voiles, qui nous comblerent de joye, quand nous apprismes qu'elles portoient Monsieur de Tracy. On ne peut pas exprimer quel fut le contentement de tous le peuple, à son debarquement.

Le seiziéme de Iuillet arriva le navire du Havre, portant des chevaux, dont le Roy a dessein de fournir ce pays. Nos Sauvages, qui n'en avoient jamais veû, les admiroient, s'estonnans, que les Orignaux de France, (car c'est ainsi qu'ils les ap-

pellent) ſoient ſi traitables, & ſi ſoupples à toutes les volontez de l'homme.

Le 18. & 19. d'Aouſt, arriverent à noſtre rade, deux autres navires, chargez chacun de quatre Compagnies, & à leur teſte Monſieur de Salieres Colonel du Regiment.

Les ſoldats ſe trouvans en bonne ſanté, aprés s'eſtre vn peu rafraiſchis à terre, partirent ſous la conduite dudit Sieur de Salieres, pour aller au pluſtoſt, conſtruire deux autres forts, l'vn à l'embouchure de la riviere de Richelieu, l'autre au deſſus du Sault; le premier fort ayant desja eſté conſtruit au deſſous.

Le douziéme de Septembre parurent deux autres vaiſſeaux; le nommé le Saint-Sebaſtien, & l'autre le Iardin de Hollande: & deux jours aprés, vn troiſiéme appellé la

Iuſtice, chargez de huit Compagnies.

C'eſtoit pour terminer heureuſement nos attentes, puiſqu'ils portoient Monſieur de Courcelles, Lieutenant general pour le Roy en ce païs; & Monſieur Talon, Intendant pour ſa Majeſté.

Monſieur de Courcelles, qui ne reſpire que la guerre, ſe mit incontinent en devoir d'y ſervir ſa Majeſté, ſous les ordres de Monſieur de Tracy, allant par eau, en des temps aſſez faſcheux, viſiter les travaux que l'on fait, à quarante, cinquante & ſoixante lieuës de Quebec, pour ſe diſpoſer à la Campagne du Printemps & de l'Eſté prochain.

Monſieur Talon nous fit paroître d'abord, que le Roy aimoit le païs, & qu'il avoit de grands deſſeins pour ſon eſtabliſſement, par

les asseurances qu'il nous en donnoit de bouche: mais aussi, & beaucoup plus, par les merites de sa personne, qui nous fait desja gouster les douceurs d'vne conduite si raisonnable, & d'vne police toute Chrestienne.

Au reste, les soldats se sont toûjours bien portez, jusqu'à Tadoussac; mais par vn accident inconnu, la maladie s'estant mise dedans vn de ces vaisseaux, il debarqua plus de cent malades; qui furent receûs des Religieuses Hospitalieres, avec toutes les charitez imaginables: & parce que pour grande que fust la sale des malades, elle ne pouvoit pas tout contenir, on se vit obligé de faire de leur Eglise vn second Hospital, IESVS CHRIST cedant volontiers sa place à ses membres.

Ces bonnes Religieuses, ayant des malades en si grand nombre,

vrayment au dessus de leurs forces, quoy que non pas de leur courage, ont fait paroistre toute la joye d'vn cœur rempli de Dieu, dans les services qu'elles ont rendu à ces pauvres soldats; leur zele & leur charité ne se donnant aucun repos, ni jour ni nuit, en pourvoyant à toutes les necessitez, du corps & de l'ame de leurs malades. Aussi l'ont-elles esté quasi toutes elles-mesmes, & quelques-vnes jusqu'aux portes de la mort. Mais Dieu les a fortement soustenuës, dans vne fermeté d'esprit & de zele, qui sont les causes & les effets d'vne vraye saincteté.

Comme il s'est trouvé plusieurs Heretiques parmy ces troupes, on a travaillé heureusement à leur conversion. Plus d'vne vingtaine ont fait abjuration de leur heresie, avec de grands ressentimens des obliga-

tions qu'ils ont à Dieu, qui leur fait trouver le chemin de Paradis, par celuy de Canada.

Vn d'eux, avoit commencé à se faire instruire, estant encore dans le navire : & parce que pour quelque faute qu'il avoit faite, il fut condamné à la cale ; on luy declara qu'il en seroit delivré, s'il vouloit se convertir. Il fit réponse que ce motif de sa conversion estoit trop bas, & trop interessé ; qu'il vouloit recevoir ce chastiment, puisqu'il l'avoit merité, aprés quoy il adviseroit à ce que Dieu luy inspireroit touchant sa Religion. Il receut donc ce châtiment : quelque temps aprés, il demanda d'estre pleinement instruit ; fit son abjuration, & estant du nombre des malades qui furent portez à l'Hospital, il y mourut, avec des sentimens de devotion tres-rares, baisant & embrassant le Crucifix,

& s'entretenant avec luy, jusqu'à la mort, en de tres-amoureux colloques.

Ie ne puis pas aussi omettre vn coup de la grace, bien merveilleux, en la personne d'vn autre Heretique, des plus opiniastres que nous ayons veus icy. On le sollicita à plusieurs repriſes, & avec toutes les instances possibles, pour luy toucher le cœur, & pour luy faire voir son mal-heureux estat; mais toûjours en vain. Et non seulement il ne vouloit pas escouter les saintes & charitables instances qu'on luy faisoit; les rebutant avec indignation: mais mesme il s'engageoit par de nouvelles protestations, à mourir plustost, que de quitter la Religion, dans laquelle estoient tous ses parens. Cependant estant tombé tres-griévement malade, & ayant esté porté à l'Hospital, comme les

autres; ces bonnes Religieuſes, qui n'ont pas moins de zele pour le ſalut de l'ame de leurs malades, que d'affection pour la ſanté de leurs corps, faiſoient de leur coſté tout leur poſſible, pour le gagner.

Vne d'entre-elles ayant ſouvent experimenté la vertu des Reliques de feu Pere de Brebeuf, brûlé autrefois tres-cruellement par les Iroquois, dans le païs des Hurons, lors qu'il travailloit à la converſion de ces Barbares, s'adviſa de meſler à ſon inſceu, vn peu de ces Reliques pulveriſées, dans vn breuvage qu'elle luy fit prendre. Choſe admirable! cét homme devint vn agneau, il demande à ſe faire inſtruire, & il reçoit dans ſon eſprit, & dans ſon cœur, les impreſſions de noſtre Foy, & fait publiquement abjuration de l'hereſie, avec tant de ferveur, que

luy-meſme on eſt eſtonné: & pour comble des graces de Dieu ſur luy, il reçoit la ſanté du corps, avec celle de l'ame.

Aprés que le mal, qui s'eſtoit mis parmy ces dernieres troupes, eut ceſſé, on les envoya dans leurs quartiers-d'hyver, attendant le Printemps, pour marcher contre les Iroquois.

C'eſt ce qui nous fait eſperer, que les portes de l'Evangile vont eſtre ouvertes à toutes ces pauvres Nations barbares: & au lieu qu'il nous a falu chercher paſſage au travers des feux & des haches des Iroquois, & prendre les routes les plus difficiles, pour éviter les plus dangereuſes; nous irons teſte levée, dans ces vaſtes regions du Nord, & du Midy; puiſque noſtre grand Monarque nous va applanir les

chemins; afin que pendant qu'avec ſes armes victorieuſes, il fera de cette Barbarie vn Royaume François, nous travaillions à en faire vn Royaume Chreſtien, qui s'eſtendra à plus de ſix cens lieuës à la ronde; en vn païs, qui ne cedera en rien, pour la fertilité de la terre, & pour la douceur du climat, à ce qui ſe trouve de plus doux, & de plus aimable en Europe; où il ſe trouve plus de vingt langues differentes, qui ſeront employées à faire retentir ces vaſtes foreſts, des loüanges de noſtre invincible Monarque, en meſme temps qu'elles publieront celles de Dieu. Qu'à jamais ſoit beni le Dieu de noſtre grand Roy, diront ces Nations Sauvages; qui ne nous delivre pas ſeulement de la captivité des Iroquois, mais encore de celle des Demons; & nous tire des

feux des vns & des autres, pour devenir les Sujets du plus grand de tous les Monarques de la terre, & les enfans du Dieu de tous les Monarques du Monde.

FIN.

4. & 1665.
, pour de-
grand de
terre, &
is les Mo-